MASTER
NEGATIVE
NO. 92-80643-3

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

SOPHOCLES

TITLE:

PHILOCTETE, TRAGEDIE DE SOPHOCLE ...

PLACE:

PARIS

DATE:

1900

Master Negative #

92-80643-3

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

88SV
JM

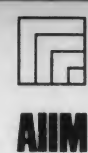
Philoctetes.
Fr. ~~Bouchor~~.

Sophocles.
Philoctète, tragédie de Sophocle traduite en vers par Maurice Bouchor... Paris, Hachette, 1900.
96 p. 18½ cm.

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 24ml REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 7/15/92 INITIALS CR
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

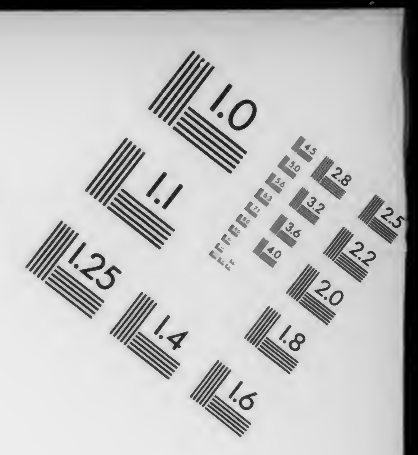


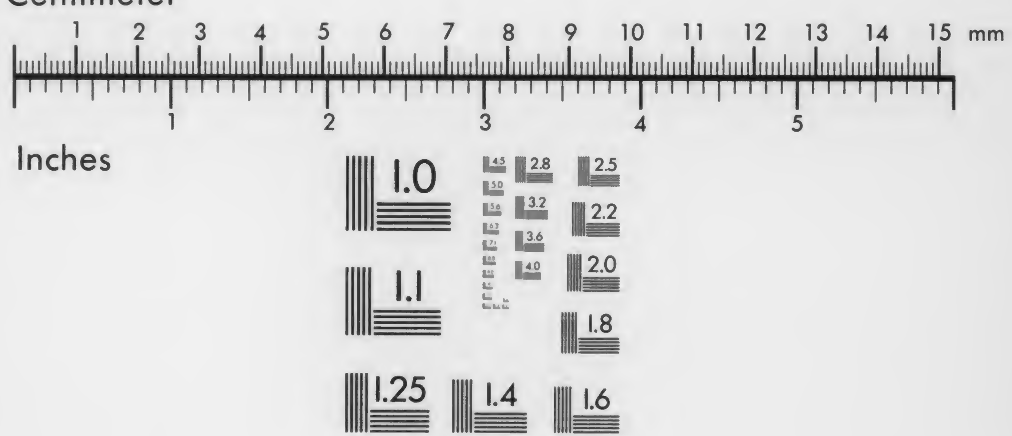
AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202





MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

Philoctète

Tragédie de Sophocle

TRADUITE EN VERS PAR

MAURICE BOUCHOR

Prix : 75 centimes.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1900

Droits de traduction et de reproduction réservés.

885Y JM

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

r5

Philoctète

OUVRAGES DE M. BOUCHOR

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Chants Populaires pour les Écoles, poésies de MAURICE BOUCHOR, mélodies recueillies et harmonisées par JULIEN TIERSOT. Un vol. in-16, cart. . . . . 75 c.
Chaque chant séparément, format in-8°. . . . . . . 5 c.

LES MÊMES CHANTS à deux voix. Un vol. in-8° cartonné. . . 4 fr.
Chaque chant séparément. . . . . 10 c.

LES MÊMES CHANTS, édition pour piano et chant. Un vol. in-8° cartonné. . . . . 4 fr.

Chants populaires pour les écoles, *Livre du maître* (*sans musique*), par MM. BOUCHOR ET BRAEUNIG. Un vol. in-16, cart. 1 fr.

Lecture et récitation, petits poèmes expliqués par l'auteur, aux enfants de dix à douze ans. Un vol. in-16, cart... 60 c.

Vers la pensée et vers l'action, poèmes inédits ou revus.-Un vol. in-16, cartonné. . . . . 1 fr.

Poèmes et récits, d'après de vieilles chansons françaises. Un vol. in-16, broché. . . . . 1 fr.

La Chanson de Roland, traduite en vers, à l'usage des écoles normales, lycées et collèges, écoles primaires supérieures, cours complémentaires, etc. Un vol. in-16, cartonné. . 1 fr.

P. Corneille. *Le Cid*, *Horace*, *Polyeucte*. Scènes choisies et présentées par M. MAURICE BOUCHOR. Un vol. in-16, cart... 1 fr.

Molière. *L'Avare*, *le Misanthrope*. Scènes choisies et présentées par M. MAURICE BOUCHOR. Un vol. in-16, cart. . . 1 fr.

Racine. *Andromaque*, *Iphigénie*, *Athalie*. Scènes choisies et présentées par M. MAURICE BOUCHOR. Un vol. in-16, cart.. 1 fr.

(*Association philotechnique. — Répertoire des Lectures populaires*).

La partition musicale nécessaire à une représentation (ou récitation dialoguée) de la présente traduction de *Philoctète* est en vente à la librairie Hachette. Cette partition comprend deux chœurs chantés, de la musique de scène et des mélodrames.

Prix de la partition : 1 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 99-1900.

Philoctète

Tragédie de Sophocle

TRADUITE EN VERS PAR

MAURICE BOUCHOR

Prix : 75 centimes.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1900

Droits de traduction et de reproduction réservés.

PAUL FULLER,
NEW YORK.

20-6116
88SV
JM

A MON FILS

Comme ce noble Néoptolème, dont Sophocle nous a montré l'âme bouleversée par un conflit tragique d'idées et de sentiments, comme tous les jeunes hommes de ton âge, tu auras, cher enfant, à subir des influences redoutables, dans l'ordre de la pensée comme dans celui de l'action; tu auras à en triompher, si tu veux garder intacte, ou plutôt si tu veux conquérir la haute probité de cœur et d'esprit qu'auront à peine entrevue tant de gens irréprochables devant le Code.

Des hommes semblables à Ulysse par un certain manque de scrupule, quelquefois aussi par l'intelligence et par les services rendus au pays, te donneront à entendre que la morale est, en soi, une excellente chose, mais qu'il n'y a point de règle inflexible; que la sagesse commande, en certains cas, de céder aux circonstances et de faire momentanément fléchir les principes, quitte à y revenir le plus tôt possible. Ils ne manqueront pas d'arguments pour faire valoir leur thèse. Ils invoqueront gravement les grands intérêts de l'État; mais l'ironie sera leur arme préférée. Ils essaieront d'éveiller en toi la crainte du ridicule, qui

est le commencement de la lâcheté; et c'est avec un superbe dédain qu'ils railleront devant toi ces pédants qui ont toujours le devoir à la bouche et qui introduisent la conscience où elle n'a que faire, c'est-à dire dans la politique. D'autre part, une foule aveuglée par eux n'hésitera pas à t'accuser de tous les crimes si tu opposes fermement les droits de la vérité et de la justice à leurs maximes ou à leurs manœuvres; et tu pourras être traité en ennemi de la patrie et de la société pour les avoir voulues sans reproche.

Si tu as, un jour, ce malheur et cet honneur, souviens toi de la grande leçon donnée à tous les siècles par le poète antique. Jamais le problème moral qui naguère encore étreignait nos cœurs avec une si douloureuse angoisse ne fut posé plus nettement que par Sophocle dans son Philoctète, *et résolu d'une façon plus décisive.*

Si la morale n'est pas toujours souveraine, si l'on peut, en certains cas, tromper le peuple et violer la justice en vue d'un intérêt que l'on estime supérieur (et dont l'appréciation variera forcément selon les jugements individuels), alors il n'y a point, à vrai dire, de morale, mais un ensemble d'habitudes regardées, en temps ordinaire, comme meilleures que d'autres, sans qu'elles puissent nous lier par une obligation impérieuse.

En est-il ainsi? Je crois le contraire; et, si le témoignage de ma conscience me suffit pour affirmer l'autorité absolue de la loi morale, je peux en appeler à l'expérience pour montrer que cette loi est la raison

même. Il n'y a point de contradiction entre l'universel devoir et l'intérêt universel. Les intérêts particuliers d'un homme, d'une famille, d'un peuple, pourront être, il est vrai, sacrifiés pour un temps à une obligation morale; cet homme, cette famille, ce peuple, pourront en souffrir cruellement; mais en fin de compte ils recueilleront toujours le fruit de leur sacrifice, directement parce qu'ils auront acquis une force morale contre laquelle toutes les autres se briseront, indirectement parce qu'ils auront augmenté la bonne foi et la justice dans le monde.

S'il pouvait naître un doute sur les conséquences finales d'un acte juste, il y aurait toujours, pour l'accomplir, cette invincible raison, qu'il est juste. Celui qui n'admet point cela se révolte contre la conscience universelle et se met hors de l'humanité.

Ainsi en jugèrent les Athéniens lorsque, sur le conseil d'Aristide, ils écartèrent une proposition de Thémistocle, utile à la cité, mais injuste. Ainsi en juge Néoptolème lorsqu'il rend à Philoctète l'arc et les flèches qu'il lui a pris par trahison, et sans lesquels Troie ne peut être vaincue.

La décadence et la ruine n'eussent pas été à craindre pour Athènes, si elle eût toujours suivi la politique d'Aristide et les conseils de Sophocle. Le grand homme d'État peu scrupuleux était, à coup sûr, moins bon patriote que le juste et que le poète.

Appliquons-nous à nous-mêmes le jugement que nous appliquons à autrui. Le monde a besoin de la France : qu'elle soit juste et humaine, et elle aura tout le reste

par surcroît. La pire trahison envers la Patrie serait d'être infidèles à l'idéal qu'elle a pour mission de propager par la parole et par l'exemple.

Puisque cet idéal s'est obscurci dans les âmes, remettons-nous à l'école du noble poète athénien. Quand nous aurons relu son œuvre, nous nous souviendrons mieux que nous sommes les fils de la Révolution française; et, honteux de notre défaillance, nous aurons peine à comprendre que nous ayons pu opposer les intérêts de la Patrie à ceux de la Justice, pour laquelle, tant de fois, nos pères ont versé leur sang héroïque.

MAURICE BOUCHOR.

PRÉFACE

Outre le haut intérêt moral que présente la tragédie de *Philoctète*, la puissance dramatique de cette œuvre idéalement simple et ce qu'elle contient d'émotion humaine et de profonde poésie, elle a un mérite plus spécial, plus humble, mais d'autant moins négligeable, à mon avis, qu'il est à peu près unique : c'est de ne contenir aucun rôle de femme et, par suite, de pouvoir être représentée par des jeunes gens sans qu'ils aient recours à des travestissements presque toujours ridicules.

C'est une des raisons pour lesquelles j'ai essayé de traduire ce chef-d'œuvre en vers français.

Une bonne traduction en prose aura toujours une valeur de renseignement à laquelle ne saurait prétendre la plus fidèle traduction en vers; elle peut même avoir une grande valeur poétique; mais je pense que, pour être dite à haute voix, une traduction en vers a aussi des avantages. Ils peuvent être, il est vrai, compensés par de terribles défauts. Je n'en dis pas davantage, étant très conscient de la hardiesse que j'ai commise; et je laisse à mes lecteurs le soin d'apprécier si mon travail mérite qu'on en tire parti.

Je devrais m'excuser de n'être point helléniste; mais je crois qu'un homme passionnément épris de poésie grecque, pour peu qu'il ait entrevu dans le texte un chef-d'œuvre de Sophocle, fût-ce à grand renfort de dictionnaires et en ayant recours à diverses traductions [1], a pu entrer en com-

1. Parmi lesquelles je dois citer au moins celle de Leconte de Lisle, si fortement et si simplement poétique, malgré des partis-pris un peu bizarres.

munication assez intime avec le poète et, à force d'amour, ne point le trahir trop cruellement. Au surplus, je serais ravi d'avoir une connaissance plus sérieuse de la langue grecque ; mais je suis trop vieux pour l'acquérir.

Je me suis efforcé d'être fidèle, et je crois avoir été souvent exact. Parfois j'ai traduit plus librement, mais sans m'éloigner beaucoup du texte. Pour un seul passage (que je signalerai par une note) je m'en suis volontairement écarté.

Je dois déclarer que ma traduction est un peu abrégée. Je pensais surtout à la représentation possible, dans une école normale, un lycée, un collège ; je tenais à éviter les entr'actes, par lesquels, dans nos pièces modernes, nous coupons si fâcheusement l'émotion du spectateur, et qui, introduits dans une pièce antique, y seraient un contresens ; et il me fallait tenir compte que notre public n'est pas habitué à de trop longues séances ininterrompues. J'ai gardé les chœurs, qui doivent être un repos pour l'esprit, en même temps qu'une joie pour l'ouïe et pour la vue ; mais je les ai allégés parfois d'allusions mythologiques un peu lointaines. J'ai fait aussi quelques légères suppressions dans le dialogue, et j'ai renoncé tout à fait à l'épisode du matelot déguisé en marchand. Ce n'est pas que je n'en goûte le pittoresque et l'ingéniosité ; mais cette scène est la seule de la pièce qui ne soit pas vraiment utile, et j'ai remarqué, à une représentation de *Philoctète* [1], qu'elle n'était pas claire pour la plupart des spectateurs.

Jouée sans entr'acte, comme il est nécessaire, et telle que je la présente, la tragédie durerait environ une heure et demie, en tenant compte de la musique de scène et des chœurs chantés.

La représentation pourrait être remplacée par une récitation ou lecture dialoguée. Faite devant un auditoire populaire, la lecture devrait être réduite de moitié, précédée d'une introduction et entremêlée des raccords indispensables. Je me propose d'insérer cette lecture dramatique dans

1. Donnée au théâtre de l'Odéon. La traduction en prose, excellente, était de M. Pierre Quillard.

le *Répertoire des lectures populaires* [1], avec deux autres, empruntées l'une à Eschyle, l'autre à Euripide.

Quant au prologue en prose que je donne dans le présent volume, il est fait pour la représentation ; on n'aura qu'à le supprimer si on le juge inutile.

Je ne parle point ici de la partition musicale publiée en même temps que ma traduction, et qui, dans ma pensée, en est inséparable. On trouvera toutes les explications et indications nécessaires à cet égard dans la préface de la partition et dans la partition elle-même [2].

Je n'attache qu'une importance minime au décor, d'autant plus que presque partout où la pièce sera jouée (si elle doit l'être) on remplacera le décor par une tenture quelconque, ou simplement par la muraille. Si pourtant on voulait en brosser un, il n'y aurait qu'à suivre les indications données dans le prologue et dans la pièce elle-même.

D'ailleurs, je pense que jamais décor ne fera voir l'île de Lemnos aussi bien que le passage, si savoureux, où Ulysse décrit l'antre de Philoctète, et quelques autres endroits de la tragédie.

Il me resterait à présenter des remarques sur les divers personnages et à donner des indications relatives à leurs costumes ; mais, comme je désire entrer à cet égard en d'assez minutieux détails, j'arrête ici une préface déjà longue, et je renvoie le « metteur en scène » à une note placée à la fin du volume.

1. Publié par l'Association philotechnique et déposé à la librairie Hachette.
2. En vente à la librairie Hachette. Prix : 1 fr.

PERSONNAGES

PHILOCTÈTE.
ULYSSE.
NÉOPTOLÈME.
HERCULE.
LE CHOEUR, composé de marins.

La scène est dans l'île de Lemnos.

PROLOGUE

DIT PAR UN DES MARINS QUI COMPOSENT LE CHOEUR [1]

Après avoir exterminé par centaines les monstres, les bandits, les tyrans, après ses travaux innombrables et ses terribles souffrances, le grand Hercule, fils de Zeus, dut subir une épreuve suprême avant de s'élever au séjour des dieux immortels, dont il devait partager à jamais la gloire et la félicité. Revêtu de la tunique de Nessus, empoisonnée dans le sang de cet odieux Centaure, il arrachait des lambeaux de sa chair avec le vêtement qui s'y était attaché ; et par ses cris il implorait la mort trop lente à venir. Il avait dressé pour lui-même un bûcher funèbre en entassant les pins et les ormes arrachés par ses mains dans la forêt du mont Œta ; mais il ne pouvait y mettre le feu : tous fuyaient épouvantés par ses rugissements. Seul, Philoctète eut le courage de s'approcher : par pitié pour celui dont il avait été le compagnon, il alluma le bûcher qui devait consumer Hercule palpitant encore ;

1. On écarte le rideau, s'il y en a un ; le « Prologue » s'avance vers le public, salue très simplement et parle :

et, avant de mourir, le héros reconnaissant donna à Philoctète son arc et ses flèches divines.

Plus tard, lorsque les Hellènes mirent en mer une flotte immense pour assiéger Troie et venger l'injure faite à Ménélas, dont le jeune Pâris, accueilli à son foyer, avait enlevé l'épouse, Philoctète fut un de ceux qui les entraînèrent vers les rivages de l'Asie. Les deux fils d'Atrée, Agamemnon, roi de Mycènes, et Ménélas, roi de Sparte, commandaient l'armée.

Or, pendant le cours du voyage, Philoctète ayant pénétré dans le sanctuaire de la nymphe Chrysé, une vipère, gardienne de l'autel, lui fit au pied une blessure affreuse. La vue de ses horribles souffrances, les cris qu'elles lui arrachaient, ses imprécations, l'odeur de sa plaie, devinrent intolérables aux Hellènes; et ils le crurent maudit par les dieux. Sur l'ordre des Atrides et par le conseil d'Ulysse, roi d'Ithaque, ils abandonnèrent le malheureux, seul, dans l'île de Lemnos. Une rancune implacable s'amassa dans son cœur.

La guerre commença bientôt, et Troie se défendit héroïquement. Pendant la dixième année du siège, Achille, le plus brave des Hellènes, mourut percé d'une flèche que la main d'Apollon avait dirigée. On envoya chercher son jeune fils, Néoptolème, dans l'île de Scyros : un oracle l'avait désigné comme celui qui, seul, pouvait renverser Ilion, la citadelle des Troyens. Mais on apprit en outre que Néoptolème ne vaincrait pas sans l'aide de Philoctète et sans les flèches d'Hercule. Telle était la volonté des dieux.

Le fils de Laerte, Ulysse, le plus avisé des Hellènes,

reçut alors la mission périlleuse d'amener Philoctète sous les murs de Troie. Il se rendit à Lemnos avec le jeune fils d'Achille, dans une nef montée par des marins de Scyros, qui obéissaient à Néoptolème.

Si le poète a voulu vous intéresser aux ruses d'Ulysse et aux souffrances de Philoctète, il a voulu surtout vous faire assister à un grave conflit de sentiments dans l'âme du jeune homme. Vous le verrez hésiter entre ce qui est utile et ce qui est juste; et son choix sera tel qu'il deviendra un immortel exemple pour tous les peuples et pour tous les temps.

Représentez-vous maintenant l'île de Lemnos, âpre, nue, montagneuse, abrupte. Parmi les rochers qui hérissent le sol s'ouvre, de ce côté, l'antre de Philoctète[1]. Devant vous, dans le lointain, s'étend la mer calme et bleue[2].

1. Il montre de la main droite la partie du théâtre qui est vers le fond, à gauche par rapport au spectateur.

2. Il désigne de la main gauche la partie du théâtre qui est au fond et à droite, par rapport au spectateur. Ensuite il salue et se retire. On ne ferme pas le rideau, et le prélude commence presque immédiatement.

PHILOCTÈTE

L'île de Lemnos, âpre, désolée, presque sans végétation; au fond, la mer, que l'on voit de haut, à quelque distance A gauche, vers le fond[1], est la caverne de Philoctète; c'est à peine si l'on peut en apercevoir l'entrée, cachée en partie par d'autres rocs.

On joue le prélude. Après quelques mesures le rideau se lève; puis Ulysse entre avec Néoptolème, venant du fond à droite. Ulysse regarde tout autour de lui, comme un homme qui cherche attentivement et avec circonspection. Néoptolème, plus calme, le regarde ou suit la direction de ses regards. Ulysse parle dès que le prélude est achevé.

SCÈNE PREMIÈRE

ULYSSE, NÉOPTOLÈME[2]

ULYSSE

Fils du plus brave des Hellènes, ce rivage,
Où les récifs aigus brisent la mer sauvage,
Est celui de Lemnos, triste même au printemps,
Terre inhospitalière, âpre, sans habitants.

1. Les indications de droite et de gauche sont données par rapport au spectateur.
2. Ulysse est vers le milieu de la scène; Néoptolème à droite.

Dans cette île, autrefois, sur l'ordre des Atrides,
Chefs puissants de l'armée et ses illustres guides,
Je dus abandonner l'homme effrayant à voir
Dont le pied distillait un sang fétide et noir.
Sa blessure exhalait, certe, une odeur horrible;
Mais l'entendre hurler n'était pas moins terrible.
Si l'on voulait offrir une victime aux dieux,
Ses imprécations et ses cris odieux
Empêchaient d'achever en paix le sacrifice.
Mais pourquoi discourir? L'heure n'est point propice.
Qu'il me sache en cette île, et l'artifice est vain
Qui doit, dans peu d'instants, me le livrer enfin.
Toi, fais le reste, ami : je crois que l'antre est proche.

(Montrant la gauche :)

Oui, va de ce côté pour découvrir la roche :
Par une double issue exposée au soleil,
Elle est tiède en hiver, et convie au sommeil
Dans les jours où sévit l'ardente canicule,
Car, alors, le vent frais de la mer y circule.
Approche-toi sans bruit, cher enfant : il le faut;
Et, si tu me réponds, ne parle pas trop haut.

(Néoptolème passe derrière Ulysse, s'écarte vers la gauche et cherche la grotte de Philoctète. Courte phrase de musique, pendant laquelle les personnages gardent le silence. Puis Ulysse continue [1].)

A gauche, un peu plus bas, si j'ai bonne mémoire,
Une source jaillit, d'eau claire et douce à boire;
Mais elle a pu tarir. Observe bien, et dis
Si maintenant tu vois ce que j'ai vu jadis.

1. Il est bien en face du public, mais il tourne un peu la tête du côté où se trouve Néoptolème, comme pour se faire bien entendre de lui.

Après, tu reviendras pour que tout s'accomplisse,
Quand tu seras instruit du reste.

(Néoptolème vient d'apercevoir la grotte, à gauche et vers le fond.)

NÉOPTOLÈME

Sage Ulysse.

ULYSSE

Que dis-tu?

NÉOPTOLÈME

Je vois l'antre.

ULYSSE

En haut? ou bien en bas?

NÉOPTOLÈME

Là-haut [1]. Je n'entends rien : non, aucun bruit de pas.

ULYSSE

Notre homme pourrait être endormi dans son antre :
Vois s'il en est ainsi.

NÉOPTOLÈME, tout près de la grotte [2].

La demeure est vide.

ULYSSE

Entre.

(Néoptolème pénètre dans la grotte [3]. Courte phrase de musique, pendant laquelle Ulysse garde le silence. Puis il reprend :)

Y vois-tu quelque objet d'usage familier?

NÉOPTOLÈME, reparaissant à l'entrée de la grotte [4].

Un lit de feuilles. L'homme, ici, doit sommeiller,
Car le poids de son corps a foulé cette couche.

1. Il faut gravir une pente pour arriver à la grotte. De sa main droite, Néoptolème en désigne l'entrée (réelle ou imaginaire); puis il écoute un moment, et continue.
2. Il a gravi la pente, si elle existe, et il est à l'entrée de la caverne. S'il n'y a pas de décor, il se contente de faire un pas vers la gauche et vers le fond. Il parle après avoir regardé en silence.
3. Qu'il y ait une grotte ou non, il disparait.
4. Il est sorti à reculons et son corps est toujours dirigé vers l'antre mais, en parlant, il tourne un peu la tête du côté d'Ulysse.

ULYSSE

Ne vois-tu rien de plus chez notre hôte farouche?

NÉOPTOLÈME

De quoi faire du feu; puis une coupe en bois,
Travail d'un ouvrier malhabile.

ULYSSE

Tu vois,
Fils, toute sa richesse.

NÉOPTOLÈME, tourné vers la grotte.

Ah![1]

ULYSSE

Qu'avons-nous encore?

NÉOPTOLÈME

J'aperçois, à l'issue ouverte sur l'aurore,
De sordides haillons qu'il a mis à sécher,
Pleins d'un sang corrompu.

ULYSSE

Viens, quitte le rocher.

(Néoptolème revient auprès d'Ulysse [2].)

C'est bien là qu'il habite. Il n'est pas loin, sans doute.
Comment le malheureux ferait-il longue route
Avec son pied toujours souffrant de l'ancien mal?
Comme, espérant la proie, erre un fauve animal,
Il est allé dehors chercher sa nourriture,
Ou quelque plante, s'il en voit par aventure,
Qui le soulage un peu... — Désigne un des marins,
Et dis-lui d'épier son retour.

(Néoptolème se tourne vers la droite et vers le fond, et il élève sa main gauche en l'air : trois ou quatre hommes apparaissent au fond, à droite.)

1. Exclamation d'une personne qui découvre soudain quelque chose, mais sans aucune émotion particulière.
2. Cette fois Néoptolème est à gauche. Ulysse toujours au milieu.

NÉOPTOLÈME, désignant de la main un des hommes.

Toi.

(L'homme désigné s'avance; les autres disparaissent. Ulysse fait un pas vers la droite, et le marin vient se placer au milieu, un peu en arrière.)

ULYSSE, à Néoptolème.

Je crains
Que, sans être aperçu, notre homme ne survienne.
Il souhaite la mort des chefs; surtout la mienne;
Or, son arc est terrible, et je dois me garder.

(Néoptolème parle à voix basse au marin, en lui montrant du geste la région qui est à gauche hors de la scène, et qu'il doit explorer. Pendant ce temps on joue une courte phrase de musique. L'homme sort à gauche.)

NÉOPTOLÈME

C'est fait. Parle à présent.

ULYSSE, se rapprochant.

Puisque tu veux m'aider,
Sache que, pour mener à bien mon rude ouvrage,
La force n'est pas tout, même unie au courage.
Quoi que je dise, enfant, ne sois donc pas surpris;
Et, comme la victoire est pour nous à ce prix,
Suis mes conseils.

NÉOPTOLÈME

Quels sont tes ordres?

ULYSSE

Par des ruses
Il faut que, séduisant cet homme, tu l'abuses.
Oh! tu pourras lui dire — et sans être imprudent :
« Je suis le fils d'Achille ». Ajoute, cependant,
Que tu viens de quitter la flotte des Hellènes,
Ayant conçu pour eux une implacable haine;

Dis que, malgré ton droit, les chefs t'ont refusé
Les armes de ton père, et qu'un homme rusé
Te les a prises. Oui : nomme Ulysse avec rage;
Dis ce que tu voudras; accable-moi d'outrages :
Je n'en serai, mon fils, aucunement blessé.
Tu peux finir ainsi ce que j'ai commencé...
Mais si tu refusais — alors, par ta démence,
Tu ferais à l'armée entière un mal immense;
Car tu sais qu'il nous faut, pour détruire Ilion,
Les flèches de celui qui dompta le lion
Et l'homme qui les garde. Ainsi, je le répète,
Il faut, pour l'emmener, séduire Philoctète,
Qui jadis les reçut d'Hercule, son ami.
Comme c'est grâce à moi que cet homme a gémi
Si longtemps à Lemnos, il faut que je l'évite.
Je connais trop son arc : jamais il ne le quitte;
S'il me voit, je suis mort, et tu meurs avec moi.
Donc c'est à toi d'agir.

(Une courte pause [1].)

Je sais ta bonne foi;
Mal parler ou mal faire est loin de ta nature;
Mais, fils d'Achille, pense à ta gloire future!
Vaincre est chose bien douce. Accepte un léger tort;
Sers-moi pendant une heure; et puis, jusqu'à la mort,
Sois le plus scrupuleux de tous les hommes.

NÉOPTOLÈME [2]

Certe,
Je t'écoute indigné. Tais-toi, fils de Laerte.

1. Pensif et troublé, Néoptolème reste immobile.
2. Avec une indignation qu'il maîtrise, et qui est en lutte avec son respect pour Ulysse.

Non, pas plus qu'à mon père, il ne me conviendrait
De prendre l'ennemi par ruse. Je suis prêt
A le saisir de force, à l'aide de mes hommes.
Il n'a qu'un pied; et nous, nombreux comme nous sommes,
Nous serions les vaincus! Je veux t'aider ici,
Mais non pas mériter le nom de traître. Ainsi,
Ne compte pas sur moi pour tromper Philoctète.
Mieux vaut partir déçu, mais en restant honnête,
Que si je triomphais par un acte honteux.

ULYSSE

Tout ce que sont les fils, les pères avant eux
Le furent, noble enfant. Je comprends bien ta honte.
J'eus langue paresseuse, autrefois, et main prompte;
Mais, vois-tu, je connais les hommes aujourd'hui :
La parole, et non l'acte, est ce qui les conduit.

NÉOPTOLÈME, après un silence.

Que m'ordonnes-tu donc? C'est de mentir, en somme.

ULYSSE [1]

Je dis que par la ruse il faut saisir cet homme.

NÉOPTOLÈME

Persuader son âme est un meilleur moyen.

ULYSSE

Impossible; et sur lui la force ne peut rien.

NÉOPTOLÈME

Quoi donc! cet orgueilleux est-il si redoutable?

ULYSSE

Ses traits lancent la mort : ils sont inévitables.

NÉOPTOLÈME, après un silence.

Mais ne penses-tu point que le mensonge est bas?

1. Avec une sorte de bonhomie.

ULYSSE
Si c'est de lui que vient notre salut, non pas.
NÉOPTOLÈME
Quoi! tu ne rougis point de tenir ce langage?
ULYSSE
Lorsque le gain est sûr, hésiter est peu sage.
NÉOPTOLÈME, après un silence.
Si je suis tes conseils, moi, quel sera mon gain?
ULYSSE
Sans les flèches d'Hercule assiéger Troie est vain.
NÉOPTOLÈME
Je ne prendrai donc pas sa haute citadelle?
ULYSSE
Ni les flèches sans toi, mon fils, ni toi sans elles.
(Une pause.)
NÉOPTOLÈME
Alors emparons-nous de l'homme, et promptement.
ULYSSE [1].
Pour toi ce sera double avantage.
NÉOPTOLÈME.
Comment?
ULYSSE.
Autant que ta vaillance on louera ton adresse.
NÉOPTOLÈME.
Plus de honte : je veux agir, et sans faiblesse.
ULYSSE.
Te souviendra-t-il bien de ce que je t'ai dit?
NÉOPTOLÈME.
Oui, fort bien. Je consens à tout : cela suffit.

1. Avec une vivacité insinuante.

ULYSSE.
Reste donc en ce lieu : pour moi, je me retire,
Et je ramènerai l'espion vers le navire.
J'attendrai là, tout prêt, s'il le faut, à t'aider.
Veuille Hermès, le subtil inventeur, nous guider,
Comme jusqu'à Lemnos il daigna nous conduire,
Et que ma protectrice Athéna nous inspire!

(Il sort à droite au premier plan. Aussitôt la musique se fait entendre, et, du fond à droite, le chœur s'avance pour se grouper autour de Néoptolème, qui occupe le centre de la scène. Le premier coryphée, avec un demi-chœur, est à droite; le second coryphée, à gauche, avec l'autre demi-chœur. Musique pendant toute la scène.)

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, LE CHŒUR.

LE PREMIER CORYPHÉE

Étranger dans cette île, ô roi,
Quand l'homme surgira, comment lui parlerai-je?
Il pourra redouter un piège.
Que dois-je faire? Dis-le-moi.

NÉOPTOLÈME

Si tu veux voir le fond de l'antre qu'il habite,
Maintenant tu le peux en toute sûreté;
Mais, quand l'hôte effrayant se montrera, sors vite :
Pour m'aider viens à mon côté.

LE PREMIER CORYPHÉE

J'ai l'œil ouvert sur toi, fils. Quelle est sa demeure?

NÉOPTOLÈME, désignant la grotte.

Ce roc à double issue.

LE PREMIER CORYPHÉE

Où donc est-il allé?

NÉOPTOLÈME

Transpercer une proie avec ses traits ailés.

(Tandis que Néoptolème continue à parler, le premier coryphée et le demi-chœur qui est à droite passent derrière lui pour aller voir l'entrée de la caverne. Quelques-uns y pénètrent [1].)

1. Autrement dit, cessent d'être visibles. Cette évolution doit se faire en silence et d'une façon aussi mesurée qu'il sera possible. La musique est une sorte de marche très lente. Le coryphée ne pénètre pas dans la grotte : c'est lui qui sera revenu le premier auprès de Néoptolème.

Hélas! le malheureux! Pendant de longues heures
Il se traîne, suivant des traces d'animaux.
Rien ne peut soulager ses maux.

LE SECOND CORYPHÉE

Ah! je le plains : pas un ne songe à sa misère;
L'aspect d'aucun vivant ne console ses yeux.
Toujours seul, et dompté par un mal furieux,
Il est frustré du nécessaire.
Comment résiste-t-il?

NÉOPTOLÈME

Ses maux viennent des dieux.
S'il vit abandonné dans cette île âpre et nue,
C'est que l'heure n'est pas venue
Où Troie est destinée à périr sous les traits
Lancés par son arc invincible.

(Le premier coryphée revient à droite, suivi par le demi-chœur qui l'accompagne.)

LE PREMIER CORYPHÉE

Tais-toi, cher enfant.

NÉOPTOLÈME

Qu'est-ce?

LE PREMIER CORYPHÉE

Un bruit presque insensible [1].
Vient-il d'ici? de là? Je ne sais. On dirait
Le bruit que fait un homme en marchant avec peine.
Tiens, mon fils, écoute...

LE SECOND CORYPHÉE

Oui : c'est une plainte humaine.

1. Il serait inutile et fâcheux d'essayer de rendre réelle cette plainte lointaine et mystérieuse, que la musique traduit idéalement.

LE PREMIER

De plus en plus distincte, et je frémis.

NÉOPTOLÈME

Pour moi,
J'écoute avec pitié.

LE PREMIER CORYPHÉE

Mais songe, enfant...

NÉOPTOLÈME

A quoi?

LE PREMIER CORYPHÉE

Songe au péril : soit prêt, s'il le faut, pour la lutte.
Ce n'est pas un pasteur jouant des airs de flûte :
C'est un homme qui pousse un affreux hurlement,
Soit que le malheureux souffre cruellement,
Ayant heurté son pied sanglant contre une pierre,
Soit qu'il ait aperçu la nef près de la terre.

(Tandis que la musique s'achève, Philoctète entre en scène, par le premier plan à gauche. Il s'appuie sur son arc en marchant. Le second coryphée et le demi-chœur qui l'accompagne se replient sans hâte en arrière et vers la droite, se trouvant ainsi derrière Néoptolème, et laissant libre la gauche de la scène.)

SCÈNE III.

NÉOPTOLÈME, PHILOCTÈTE, LE CHŒUR.

PHILOCTÈTE

Ah! qui donc êtes-vous, étrangers, que le sort
A poussés vers cette île inclémente et sans port?
Dirai-je de quel lieu le destin vous amène?
Je reconnais le cher vêtement des Hellènes;
Mais combien je désire entendre votre voix!
Oh! ne reculez pas, épouvantés de moi[1]...
Hommes, si vous avez une âme secourable,
Au nom des dieux, ayez pitié d'un misérable
Qui se traîne, accablé de maux, dans l'abandon.
Si vous m'êtes amis, parlez-moi.

NÉOPTOLÈME

Sache donc
Ce que tu veux savoir : oui, nous sommes Hellènes.

PHILOCTÈTE

O bien-aimé langage! Après mes longues peines,
Qu'il m'est doux de l'entendre encore! Parle, enfant.
De quelle race es-tu? Quel est ton nom? Quel vent,
Le plus béni des vents, t'a poussé vers cette île?

1. Il y a eu, pendant les vers précédents, un léger mouvement de recul dans les deux demi-chœurs. Tous regardent Philoctète avec un mélange d'épouvante et de curiosité, de pitié et d'horreur.

NÉOPTOLÈME

J'ai nom Néoptolème et je suis fils d'Achille.
Élevé dans Scyros, qu'environnent les flots,
J'y retourne, étranger, avec ces matelots.
Tu sais tout.

PHILOCTÈTE

Cher enfant d'une chère patrie!
O fils d'un noble père! Ah! parle, je t'en prie :
D'où viens-tu?

NÉOPTOLÈME

D'Ilion.

PHILOCTÈTE

Que dis-tu? Quand les chefs
Partirent, tu n'étais sur aucune des nefs.

NÉOPTOLÈME

Toi-même, as-tu pris part à la guerre funeste?

PHILOCTÈTE [1]

Ne me connais-tu point?

NÉOPTOLÈME

Par les dieux, que j'atteste,
Je te vois aujourd'hui pour la première fois.

PHILOCTÈTE

Ne sais-tu pas le nom de celui que tu vois,
Et n'es-tu pas instruit du malheur qui l'accable?

NÉOPTOLÈME

Tout cela, je l'ignore.

PHILOCTÈTE

O dieux, — dieux implacables,
Que vous me haïssez! Ce que je souffre, hélas!
On ne le sait donc point sur la terre d'Hellas!

1. Avec une profonde stupeur.

Quand, chaque jour, mes maux croissent en violence,
Ceux qui m'ont rejeté gardent un froid silence
Ou me raillent entre eux!.. Mon fils, écoute bien :
L'arc puissant que tendit Hercule m'appartient;
Mon nom est Philoctète et Pœas est mon père.
Rongé de maux, depuis qu'une affreuse vipère
Avait mordu mon pied, je fus traîtreusement
Abandonné, moi seul, sur ce roc inclément,
Par les deux chefs de guerre et par le roi d'Ithaque.
Un lourd sommeil, après une terrible attaque
De ce mal qui me dompte, avait pressé mes yeux;
Accablé, je dormais au fond d'un antre creux.
Alors, en me laissant quelques haillons sordides,
Un peu de nourriture, — Ulysse et les Atrides
S'enfuirent sur la mer, où l'aube se levait.
Puissent-ils en subir autant qu'ils m'en ont fait!
La flotte disparut; et moi, moi, misérable,
Je restai seul avec ma plaie intolérable.
Comprends-tu, cher enfant, ce que je ressentis
Quand je vis, au réveil, que tous étaient partis?
Plus un seul homme, et rien des choses nécessaires.
Je ne voyais, autour de moi, que mes misères;
Certes, j'en possédais grande abondance, ami.
J'eus bien, pour m'abriter, l'antre où j'avais dormi;
Mais il fallut songer à quelque nourriture.
Grâce à mon arc, enfin, je trouvai ma pâture;
Car mes flèches perçaient les colombes au vol,
Et moi, traînant mon pied, je rampais sur le sol
Vers les oiseaux frappés par les flèches ailées.
Aux âpres mois d'hiver, la terre étant gelée,

Plein d'angoisse, j'allais couper un peu de bois
Ou puiser l'eau, parfois saumâtre, que je bois.
D'abord privé de feu, je crus ma mort certaine;
Mais, heurtant le silex au silex, à grand'peine
J'en fis jaillir la flamme, et ce fut mon salut.
J'eus dès lors, par le feu, tout ce qu'il me fallut;
Tout, — excepté la fin de mon mal...

(Une pause.)

Mais cette île,
Enfant, la connais-tu? C'est un roc infertile;
Point de port; le marin n'y vient pas volontiers;
Ni commerce ni gain... Ils m'ont pris en pitié,
Ceux qu'un sort imprévu poussait vers cette côte
Où l'on ne fut jamais accueilli par un hôte.
Ils m'ont plaint; j'ai reçu, même, des aliments;
Plusieurs me firent don de quelques vêtements.
Mais pas un, lorsqu'au nom des dieux je les en prie,
Ne veut me ramener dans ma douce patrie;
Et voici la dixième année, ô cher enfant,
Que, rongé de douleur, affamé bien souvent,
Toujours seul, je nourris ma blessure vorace.
Puissent les fils d'Atrée et l'odieuse race
De Laerte souffrir ce que je souffre!

LE PREMIER CORYPHÉE

Hélas!
A qui ne ferais-tu pitié, fils de Pœas?
Comme ceux qui t'ont vu, je plaindrai ta misère.

NÉOPTOLÈME [1]

Et je déclare, moi, que cet homme est sincère.

1. Il parle avec décision, comme un homme qui a pris son parti; mais on sent qu'il y a quelque chose de factice dans cette assurance. Il faut qu'il mente : il le fera ingénieusement, mais non pas avec un naturel parfait.

Je peux bien l'attester, ayant souffert aussi
Par les chefs de l'armée et par Ulysse.

PHILOCTÈTE

Ainsi
Tu reçus d'eux, enfant, quelque cruel outrage?

NÉOPTOLÈME

Puissé-je, en me vengeant, leur prouver mon courage!
Un jour, Mycène et Sparte apprendront que Scyros,
Ami, fut à son tour nourrice de héros.

PHILOCTÈTE

Bien, mon fils. Mais d'où vient ta colère? Sans doute
Elle t'amène ici.

NÉOPTOLÈME

Certes, bien qu'il m'en coûte,
Je dirai tout : l'affront ne fut que trop certain.
Aussitôt que la Parque eut tranché le destin
D'Achille...

PHILOCTÈTE

Par les dieux! ne me dis point le reste
Sans avoir répété ces paroles funestes.
Il est mort?

NÉOPTOLÈME

Oui : non pas d'une mortelle main,
Mais percé par les traits d'un Archer surhumain.
Le divin Apollon, seul, dompta son audace.

PHILOCTÈTE [1]

Ah! les deux combattants étaient de bonne race...

1. Il ne peut, par piété, prendre parti pour Achille, et il est comme accablé par la grandeur de cette lutte entre un dieu et un héros.

J'hésite, ô mon cher fils : te prierai-je d'abord
De poursuivre, ou faut-il que je pleure le mort?

NÉOPTOLÈME

Je pense que tes maux doivent bien te suffire,
Sans pleurer ceux d'autrui.

PHILOCTÈTE

Va donc.

NÉOPTOLÈME

Certain navire
Vint à Scyros, un jour, peint de vives couleurs.
Il amenait Ulysse, artisan de malheurs,
Et Phœnix, autrefois nourricier de mon père.
« Ce qu'Achille aurait fait, toi seul tu peux le faire,
Dirent-ils; seul, tu peux renverser Ilion. »
J'ignore s'ils parlaient d'un cœur sincère ou non;
Mais je ne tardai pas à suivre mes deux guides.
Le vent soufflait pour nous, la nef était rapide :
Nous cessâmes bientôt d'apercevoir le port.
J'avais un grand désir de voir mon père mort,
N'ayant gardé de lui qu'une vague mémoire;
Puis je pensais à Troie et j'avais soif de gloire.
Nous voguâmes deux jours sous un souffle léger
Avant de parvenir au rivage étranger.
A peine, en débarquant, mon pied touchait la terre,
Que je fus salué par une armée entière :
« Regardez! s'écriaient les hommes chevelus;
Nous revoyons vivant Achille qui n'est plus! »
Quant à moi, malheureux, ayant pleuré mon père,
J'allai vers les deux chefs conducteurs de la guerre,
Et je réclamai d'eux ses armes et les biens

Conquis par sa vaillance aux rivages troyens.
Je comptais sur la juste amitié des Atrides;
Mais leur réponse fut insolente et perfide :
Je t'en fais juge. « Enfant, me dirent les deux rois,
Tu prendras tous les biens d'Achille : c'est ton droit;
Mais un autre — le fils de Laerte — a ses armes. »
Dans ma douleur j'eus peine à retenir mes larmes;
Et, l'indignation m'ayant exaspéré :
« Misérables, leur dis-je, avez-vous donc livré
Sans mon consentement des armes qui sont miennes? »
C'était dans le conseil, devant les chefs hellènes;
Tous regardaient Ulysse; et lui, s'étant levé :
« Si l'on m'en fit présent, c'est que je les sauvai,
Dit-il, en défendant, seul, le corps de ton père.
Donc ce fut à bon droit. » Je frémis de colère,
Alors, et je marchai vers lui, l'injuriant.
Son cœur en fut blessé, bien qu'il soit patient.
« Tu n'étais pas, dit-il, où nous étions, jeune homme!
Pas un Troyen ne sait de quel nom tu te nommes;
Et ce que ton orgueil réclame impudemment,
Jamais tu ne l'auras, — j'en fais un grand serment! »
Outragé, dépouillé par l'exécrable Ulysse,
Je partis. Mais je hais plus encor ses complices,
Les deux rois conducteurs des hommes et des nefs.
Une ville, une armée, appartient à ses chefs;
Tous deviennent mauvais avec de mauvais guides.
J'ai tout dit. Si quelqu'un déteste les Atrides,
Qu'il soit l'ami des dieux, comme il sera le mien!

PHILOCTÈTE

Tu ne m'as point surpris, car je les connais bien.

Je m'étonne pourtant que, témoin de ces choses,
Ajax n'ait point parlé.

NÉOPTOLÈME

Comme tu le supposes,
Ajax m'eût défendu, s'il eût été vivant.

PHILOCTÈTE

Quoi donc! serait-il mort? Dis-tu vrai, cher enfant?

NÉOPTOLÈME

Ajax ne jouit plus de la clarté céleste.

PHILOCTÈTE

Malheur à moi! C'est donc Ulysse qui nous reste!
Diomède, sans doute, est florissant aussi!
Certes, la mort n'est pas à craindre pour ceux-ci.
Elle devrait pourtant frapper ces misérables!

NÉOPTOLÈME

Ils vivent toujours.

PHILOCTÈTE

Mais cet homme vénérable,
Nestor, dont les prudents conseils ont bien souvent
Refréné leurs desseins, — est-il mort ou vivant?

NÉOPTOLÈME

Rien ne peut consoler ce vieillard solitaire :
Antiloque, son fils, est couché sous la terre.

PHILOCTÈTE

Hélas! je souhaitais d'autres destins pour eux.
Tout ce que tu m'apprends, mon fils, est douloureux.
Mais je pense au plus cher compagnon de ton père :
Jouit-il, celui-là, de la douce lumière?
Patrocle est-il vivant?

NÉOPTOLÈME

Patrocle est mort aussi.
En peu de mots, vois-tu, je t'apprendrai ceci :

Tous n'ont point à souffrir des fureurs de la guerre;
S'il s'agit des méchants, elle n'en frappe guère;
C'est toujours les meilleurs qu'elle tue.

NÉOPTOLÈME

Oui, toujours.
On dirait que les dieux sont aveugles et sourds.
Ils entourent de soins la ruse et l'injustice,
Et, sans doute, il leur plaît que l'innocent pâtisse.
Je voudrais les louer : leurs actes sont mauvais.
Que ferai-je?

NÉOPTOLÈME

Pour moi, fils de Pœas, je vais
Regarder de bien loin Ulysse et les Atrides,
Tout en me protégeant par des remparts solides.
Je vivrai satisfait sur mon îlot pierreux.
Veuillent les Immortels te rendre plus heureux
Et te guérir enfin, comme tu le désires!
Adieu : je m'en retourne, ami, vers mon navire.

PHILOCTÈTE

Quoi! vous partez si tôt?

NÉOPTOLÈME

Oui, pour guetter le vent.
C'est de près, non de loin, qu'il faut saisir l'instant.
Adieu donc.

PHILOCTÈTE, *s'agenouillant* [1].

Par ton père, ô mon fils, par ta mère,
Par tout ce qui t'est cher, exauce ma prière!
Ne me laisse pas seul, rongé par le besoin,
Accablé de ces maux dont toi-même es témoin.

1. Il met le genou droit en terre et tend ses mains suppliantes vers Néoptolème, qui l'écoute avec émotion, mais en se maîtrisant.

Prends-moi comme un fardeau ! Sauve-moi de cette île !
Je sais la pesanteur de ce faix inutile :
Porte-le, cependant. Si tu me repoussais,
Ton nom serait couvert d'opprobre, tu le sais ;
Mais, si tu me conduis dans ma patrie aimée,
Glorieuse, à jamais, vivra ta renommée.
Ose, et pour un seul jour tu me supporteras.
Jette-moi dans ta nef, mon fils, où tu voudras :
A la proue, à la poupe, à la sentine même.
Oh ! laisse-toi toucher ! Si tu veux que l'on t'aime,
Enfant, ouvre ton cœur à la pitié ! Consens !
Je t'adjure par Zeus, vengeur des suppliants :
Ne m'abandonne pas loin de la vie humaine !
Tout perclus et boiteux que je suis, je me traîne
Bien douloureusement à tes pieds, tu le vois !
Emporte-moi vers ta demeure, emporte-moi !
De là je me rendrai sans peine, ô fils d'Achille,
Vers l'Œta couronné de forêts, vers ma ville
Et le beau Sperkhios, mon fleuve aux larges eaux !
Enfant, ramène-moi dans ton léger vaisseau
Vers celui qui m'est cher entre tous, — mon vieux père ;
Laisse-moi le revoir, si, comme je l'espère,
Le vieillard est encore au nombre des vivants [1].
Peut-être n'est-il plus. Je le priai souvent,
Par ceux qui débarquaient sur mon rocher stérile,
D'envoyer des marins me prendre dans cette île ;
Mais, soit que pour toujours il ait fermé les yeux,

1. Les six vers qui suivent sont dits par Philoctète avec tristesse, sans qu'il regarde Néoptolème ; puis il reprend sa prière ardente, désespérée. Quand il aura fini, il restera immobile, la tête basse.

Soit que ces voyageurs fussent tous oublieux,
Rien ne me fut jamais envoyé par mon père.
Ah ! pitié ! sauve-moi ! Même aux heures prospères,
Tout est plein de terreur pour nous, et de danger.
Tu vis exempt de maux ; demain tout peut changer.
C'est lorsqu'il est heureux que, songeant en silence,
L'homme doit redoubler, mon fils, de vigilance.

LE SECOND CORYPHÉE [1]

Pitié, roi, pour ses maux sans nombre et très amers !
Ah ! qu'ils soient épargnés à ceux qui me sont chers !
Mène-le promptement vers sa douce contrée.
Il souffrit, comme toi, par la race d'Atrée :
En le sauvant, mon fils, venge-le, venge-toi.
Crains les dieux protecteurs des suppliants, ô roi !

NÉOPTOLÈME

Prends garde : n'es-tu pas maintenant trop facile ?
Sa présence et son mal...

LE SECOND CORYPHÉE

Je sais tout, fils d'Achille.

NÉOPTOLÈME

Tu le supporteras ?

LE SECOND CORYPHÉE

Oui, laisse-toi toucher :
Partons ; tu n'auras rien, fils, à me reprocher.

1. Tout près de Néoptolème, à gauche (par rapport au spectateur) et un peu en arrière. Le coryphée est sincèrement ému, bien que, dans son discours, il s'appuie sur le récit mensonger d'un conflit entre Néoptolème et les Atrides. Du reste, pour le chœur, qui réfléchit peu et ne comprend guère la profonde haine de Philoctète, l'emmener vers Troie ou dans sa patrie, c'est à peu près la même chose : c'est toujours le sauver des horreurs de l'abandon, que le chœur comprend à merveille.

NÉOPTOLÈME [1]

Tu le veux? Eh bien! soit. Ce serait une honte
Que ma compassion fût moins vive et moins prompte.
Ainsi, mettons en mer et qu'il parte avec nous.
Ma nef l'emportera vers un pays plus doux,
Comme son cœur, depuis si longtemps, le désire.
Du moins veuillent les dieux jusque-là nous conduire!

PHILOCTÈTE, *debout.*

O le bienheureux jour après ces jours cruels!
O chers rameurs! O toi, le meilleur des mortels!
Puissé-je vous prouver bientôt ma gratitude,
Amis qui m'arrachez à l'âpre solitude!
Partons vite... Mais non : pas encore. Je dois
Saluer ma demeure une dernière fois.
Pendant près de dix ans, dans un antre sauvage,
Enfant, j'ai supporté la vie avec courage.
D'autres n'auraient pas eu la force, crois-le bien,
De regarder en face un sort comme le mien;
Mais la Nécessité m'apprit la patience.

NÉOPTOLÈME

Va donc, si tu le veux. Tu souhaites, je pense,
De prendre et d'emporter ce qui te sert le plus?

PHILOCTÈTE

Oui. Dans un tel logis, point d'objets superflus;
Plusieurs m'ont bien servi dans ma longue détresse...
Mais elles ne sont pas nombreuses, mes richesses.

1. L'émotion de Néoptolème est un peu calmée; beaucoup plus conscient que le chœur, il veut emmener Philoctète, mais contre son gré, vers Troie. Aussi y-a-t-il quelque froideur dans ses paroles. Philoctète relève la tête : il sera debout au moment où Néoptolème aura fini de parler.

NÉOPTOLÈME

Ce que j'ai dans ma nef ne suffira-t-il point?

PHILOCTÈTE

Il est certaine plante, ami, dont j'ai besoin :
Je panse ma blessure avec ses feuilles fraîches.

NÉOPTOLÈME

Est-ce tout?

PHILOCTÈTE

J'ai peut-être oublié quelques flèches;
Nul ne doit s'en saisir et je vais les chercher.

NÉOPTOLÈME, *désignant l'arc de Philoctète.*

Cet arc est-il celui du magnanime Archer?

PHILOCTÈTE

Oui; je n'en ai point d'autre, et c'est celui-là même.
Hercule m'en fit don à son heure suprême.

NÉOPTOLÈME

Le contempler de près me sera-t-il permis?
Pourrai-je le baiser pieusement, ami,
Comme un être divin?

PHILOCTÈTE

Toi qui me viens en aide,
Tu pourras manier tout ce que je possède.

NÉOPTOLÈME

Si ma demande est juste et si tu le permets,
Je tiendrai dans mes mains cet arc illustre; mais,
Si mon désir n'est point légitime, refuse.

PHILOCTÈTE

Tu n'es pas, comme Ulysse, un artisan de ruses;

Ton langage est pieux, et tu pourras toucher
Ce présent que me fit le glorieux Archer.
Seul, tu m'auras rendu la divine lumière,
Ma ville et ma forêt, mes amis, mon vieux père;
Seul, exauçant enfin mes douloureux souhaits,
Tu m'as pris sous les pieds des hommes que je hais,
Pour m'élever sur eux! Que ceci te rassure.
Tu manieras cet arc; ensuite, avec droiture,
Tu rendras le dépôt qui te fut confié;
Et plus tard tu pourras, seul, te glorifier,
Toi qui t'es montré juste, ô mon fils, et que j'aime,
D'avoir pris dans tes mains l'arc d'Hercule...

(Une pause.)

Moi-même,
Un service rendu m'en fit maître jadis.

NÉOPTOLÈME

Allons : dirige-toi vers ton antre.

PHILOCTÈTE [1]

Cher fils...

NÉOPTOLÈME

Que veux-tu? Parle.

PHILOCTÈTE

Viens : j'ai besoin de ton aide.

NÉOPTOLÈME

Je te soutiens [2].

PHILOCTÈTE

Ce mal...

1. Il ressent tout à coup une inquiétude. On peut très vaguement pressentir que son mal le saisira bientôt.

2. De sa main droite il prend, pour le soutenir, le bras gauche de Philoctète : tous deux sont face au public.

NÉOPTOLÈME

Eh bien?

PHILOCTÈTE, avec accablement.

Est sans remède.

(Philoctète, soutenu par Néoptolème, se dirige vers sa grotte en passant devant le second demi-chœur. Les deux hommes pénètrent dans la caverne. Pendant cette évolution, et dès les derniers mots de Philoctète, on commence la musique, qui durera jusqu'à la fin de la scène. Le premier coryphée parle dès qu'on a joué les premières notes, Philoctète étant encore en scène. Le second demi-chœur, qui était vers le milieu et en arrière, se déploie sans hâte, de façon à occuper tout le premier plan à gauche.)

SCÈNE IV

LE CHŒUR

LE PREMIER CORYPHÉE

Pas un mortel, j'en suis certain,
N'eut un si terrible destin
Que celui-ci : pourtant, il a vécu sans blâme.

LE SECOND

Seul toujours, et toujours le grondement des flots!
Consumé de chagrin, brisé par les sanglots,
Comment n'a-t-il point rendu l'âme?

LE PREMIER

Jamais de compagnon pour pleurer avec lui
Comme je le fais aujourd'hui,
Pour soulager son mal, quand, de la plaie affreuse,
Un flux sortait, noir et brûlant.

LE SECOND

Combien sa destinée, hélas! fut douloureuse!

LE PREMIER

Sur le sol il rampait sanglant;
Il se traînait ainsi qu'un enfant sans nourrice.

LE SECOND

Mais Zeus ne veut pas qu'il périsse.

LE PREMIER

Voici près de dix ans qu'il n'a goûté le pain

Ni les autres fruits de la terre.
L'eau stagnante le désaltère;
Il ne réjouit point son âme par le vin.

LE SECOND

Mais Zeus ne permet pas qu'il meure.
Un roi, fils de vaillants, le sauve; il nous est cher;
La nef qui vole sur la mer
Va l'emporter vers sa demeure,
Vers les monts où jadis Hercule radieux
Par la flamme s'unit aux dieux [1]!

(La musique a fini en même temps que la parole. Philoctète et Néoptolème reparaissent, sortant de la grotte. Cette fois ils passent derrière le second demi-chœur, puis ils s'avancent face au spectateur, entre les deux groupes, qui s'écartent vers la droite et vers la gauche. Les deux hommes restent isolés, vers le milieu de la scène, Philoctète à gauche, Néoptolème à droite. Tout à coup, Philoctète cesse de marcher : il est en proie à une violente angoisse.)

1. Le chœur n'est pas bien au courant des projets d'Ulysse et de Néoptolème. D'ailleurs, plus instinctif que réfléchi, subissant toujours les impressions du moment, il est tout à la pitié comme un peu plus tard il sera tout à l'égoïsme. La fin est dite avec un emportement joyeux, une sorte d'ivresse.

SCÈNE V

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME, LE CHŒUR.

NÉOPTOLÈME

Avance. Qu'as-tu donc, ami? Pourquoi te taire
Et, comme stupéfait, fixer tes yeux à terre?

PHILOCTÈTE, *d'une voix sourde et prolongée.*

Ah!... Ah!...

NÉOPTOLÈME, *très inquiet.*

Qu'est-ce?

PHILOCTÈTE, *s'efforçant de se maîtriser.*

Rien... rien.

NÉOPTOLÈME

C'est ton mal odieux
Qui te saisit?

PHILOCTÈTE

Non, non. Il va s'apaiser...
(*Poussant un cri de douleur :*)
Dieux!

NÉOPTOLÈME, *de plus en plus troublé.*

Invoques-tu les dieux? Pourquoi cette prière?

PHILOCTÈTE, *avec effort*

Pour qu'ils viennent à nous, propices, tutélaires.

NÉOPTOLÈME

Tu souffres, je le vois. Retourne à ton rocher.

PHILOCTÈTE, *incapable de se contenir.*

Je meurs, enfant, je meurs! Je ne puis le cacher :
Mon mal, infortuné que je suis, me pénètre.
Il me dévore; il vient jusqu'au fond de mon être.
Prends ton épée, ami, je t'en conjure : prends;
Et vite, au nom des dieux, coupe ce pied souffrant [1].
N'épargne point ma vie, enfant, je t'en conjure.

NÉOPTOLÈME, *comme hors de lui.*

Mais que t'arrive-t-il, enfin? Quelle torture
Te fait hurler ainsi?

PHILOCTÈTE, *parlant avec effort.*

Mon fils, tu le sais bien.

NÉOPTOLÈME

Qu'est-ce donc?

PHILOCTÈTE

Tu le sais, mon fils.

NÉOPTOLÈME

Je ne sais rien...

PHILOCTÈTE

Comment l'ignores-tu?

NÉOPTOLÈME

C'est la douleur terrible
De ton mal?

PHILOCTÈTE

Oui, c'est elle — inexprimable, horrible...
Mais prends pitié de moi! pitié!

NÉOPTOLÈME

Que puis-je donc?

PHILOCTÈTE

Ne me rejette pas, mon fils, dans l'abandon,

1. Il désigne — très vaguement — son pied droit.

Par crainte de ce mal qui dompte mon courage.
Il a longtemps erré ; maintenant il fait rage.

(Philoctète tombe sur les deux genoux : puis il s'allonge sur le sol en se soutenant sur une main [1].)

NÉOPTOLÈME, se penchant vers lui.

Hélas ! ô malheureux, accablé de tourments !
Veux-tu que je te prenne en mes bras, doucement ?

PHILOCTÈTE

Non, cher fils. Mais cet arc, le soutien de ma vie,
Tu me l'as demandé : prends ; je te le confie
Jusqu'à ce que mon mal soit apaisé. Bientôt
Le lourd sommeil viendra me saisir : il le faut
Pour calmer ma souffrance. Écoute, fils d'Achille :
Prends cet arc, si tu veux que je dorme tranquille.
Tu ne le livreras de force ni de gré...

NÉOPTOLÈME

Non.

PHILOCTÈTE, désignant le chœur.

Pas même à ceux-ci.

NÉOPTOLÈME

Non.

PHILOCTÈTE, haletant.

Si l'homme exécré...

NÉOPTOLÈME

De qui me parles-tu ?

PHILOCTÈTE

Mais — du fils de Laerte ;
S'il t'avait poursuivi...

NÉOPTOLÈME

Comment ?

1 Le chœur forme un demi-cercle, rompu au milieu, autour et en arrière des deux hommes, qui doivent rester bien visibles.

PHILOCTÈTE

Il veut ta perte.

NÉOPTOLÈME

Ulysse est loin de nous.

PHILOCTÈTE

Prends garde...

NÉOPTOLÈME

Ne crains rien.

PHILOCTÈTE

Ce serait ton malheur, vois-tu, comme le mien,
Si tu livrais cet arc.

NÉOPTOLÈME

Crois à ma vigilance.
Va, dors si tu le peux ; moi, je veille en silence ;
Et ton arc te sera fidèlement remis.
Donne-le donc. Tu n'as, ici, que des amis.

PHILOCTÈTE

Voici mes armes : prends.

(Courte phrase de musique, pendant laquelle Philoctète remet à Néoptolème son arc et son carquois. Quand la musique s'est tue, Philoctète reprend :)

Que la céleste Envie
T'épargne le malheur terrible de ma vie
Et tout ce qu'a souffert celui dont je les tiens !

NÉOPTOLÈME

Écoutez sa prière, ô rois olympiens,
Et guidez promptement notre léger navire
Où vous trouverez juste, ô dieux, de nous conduire !

(Musique pendant que Philoctète parle, comme égaré, ayant été ressaisi par la violence de son mal.)

PHILOCTÈTE

Ah ! je crains qu'il ne soit inutile, ce vœu.
De nouveau le sang noir, brûlant comme le feu,

Va couler : il jaillit du fond de mon ulcère.
Jamais je ne verrai la fin de ma misère!
Ah! mon fils! ah! douleur! l'angoisse me reprend.
Ah! quel supplice tu m'infliges, pied souffrant!
Le mal s'avance. Il vient; il vient. Quelle torture!
Maintenant tu sais tout, mon fils. Je t'en conjure,
Ne fuis pas! Plût aux dieux que cette âpre douleur,
O roi d'Ithaque, fût attachée à ton cœur!
Hélas! hélas! encore hélas! Chefs de l'armée,
Ah! puisse votre chair être ainsi consumée!
Puisse un mal tout pareil vous ronger, Ménélas,
Agamemnon! Hélas! hélas! toujours hélas!
O Mort, ne viendras-tu jamais, Mort que j'appelle?
Toi, mon fils, brûle-moi dans la flamme immortelle
Qui bouillonne, dit-on, sous le sol de Lemnos.
Autrefois j'ai rendu ce service au héros
Qui me récompensa par le don de ses armes...

(La musique cesse. Une pause.)

Pourquoi ne dis-tu rien?

NÉOPTOLÈME[1]

Je retenais mes larmes.

PHILOCTÈTE

Tu songes?

NÉOPTOLÈME

C'est pour toi que je m'afflige, ami.

PHILOCTÈTE

Prends courage. Ce mal, dont ton âme a frémi,
Vient vite et part de même, enfant, je te l'atteste.
Ne m'abandonne pas!

NÉOPTOLÈME

Rassure-toi : je reste.

1. Ému d'une pitié vraie.

PHILOCTÈTE

Répète-le, mon fils. Resteras-tu vraiment?

NÉOPTOLÈME

Oui.

PHILOCTÈTE

Je ne voudrais pas t'arracher un serment...

NÉOPTOLÈME

Te laisser ne m'est point permis.

PHILOCTÈTE

Si ton langage
Est véridique, enfant, donne ta main en gage.

NÉOPTOLÈME

Certes, je resterai. Voici ma main : prends-la.

PHILOCTÈTE, lui saisissant la main avec sa main droite.

Je la tiens. Maintenant, là! regarde bien : là!

(De sa main gauche il désigne un point de l'espace, devant lui et très haut.)

NÉOPTOLÈME

Où dois-je regarder?

PHILOCTÈTE

En haut.

NÉOPTOLÈME

Que veux-tu dire?
Serais-tu de nouveau saisi par le délire?
Pourquoi regardes-tu la voûte?

PHILOCTÈTE, essayant de dégager sa main.

Laisse-moi!
Laisse-moi!

NÉOPTOLÈME

Te laisser?

PHILOCTÈTE, avec une violence croissante.

Laisse-moi donc!

NÉOPTOLÈME

Pourquoi ?

Je ne veux pas.

PHILOCTÈTE, avec angoisse.

Je meurs, je meurs, si tu me touches !

NÉOPTOLÈME, retirant sa main.

Voici que je te laisse. Allons, sois moins farouche.

PHILOCTÈTE, d'une voix faible.

C'est fini. Je voudrais me lever : je ne puis.
Terre, prends-moi mourant, prends-moi tel que je suis...

(Musique jusqu'à la fin du chœur chanté. Philoctète s'étend de tout son long en appuyant sa tête sur un de ses bras. Néoptolème le regarde un moment avant de parler ; le chœur s'approche à droite et à gauche.)

NÉOPTOLÈME, au chœur.

Vois : sa tête s'incline et la sueur l'inonde.
Il semble maintenant qu'une torpeur profonde
Vient, pareille à la mort, et s'empare de lui.
Au bout du pied un flot de sang noir a jailli...

(Avec un geste d'invocation :)

O dieu consolateur, approche, dieu paisible :
Couvre ce malheureux de ton aile invisible !

(Le chœur s'avance de façon à cacher entièrement Philoctète, et les deux demi-chœurs se rapprochent à droite et à gauche de Néoptolème [1].)

LE CHŒUR (Chant).

O tranquille Sommeil, ô divin guérisseur,
Viens, répands sur ses maux ta suave douceur.

Viens à nous, calme roi, Sommeil, ô dieu charmant ;
Effleure-nous de ton haleine.
Ah ! prends pitié de lui ! viens adoucir ses peines,
Toi qui sais apaiser le plus cruel tourment !

1. Si l'on a peu de choristes, Néoptolème pourra chanter avec eux.

Étends tes douces mains ; daigne fermer ses yeux ;
Sois pour lui, cher Sommeil, le plus béni des dieux

Toi qui sais apaiser le plus cruel tourment,
O tranquille Sommeil, viens à nous, roi clément ;
Viens, caresse nos fronts de ton souffle calmant !

(La musique cesse. Le chœur recule et se sépare en deux groupes : on voit Philoctète étendu et dormant.)

LE PREMIER CORYPHÉE, à Néoptolème [1].

Regarde, cher enfant : le voilà qui sommeille.
Toujours l'occasion sagement nous conseille :
Qu'attends-tu pour agir ?

NÉOPTOLÈME

Il dort, je le vois bien ;
Mais posséder son arc et ses flèches n'est rien,
Si nous partons sans lui.

LE PREMIER CORYPHÉE

Comment ?

NÉOPTOLÈME

Tu peux m'en croire :
Les dieux veulent qu'il ait sa part de la victoire.

(Après une pause, et comme se parlant à lui-même :)

Irai-je, ayant ravi ses armes sans pitié,
Me vanter d'une chose accomplie à moitié,
D'un profit obtenu par ruse et par mensonge ?

LE PREMIER CORYPHÉE, assez vite et retenant sa voix.

Pour ne pas l'éveiller parle plus bas, et songe
A ce que tu dois faire. Écouter celui-ci,
Ce serait te charger d'un bien grave souci.
Laisse-toi conseiller, enfant, par la prudence.

1. Le chœur a été terrifié par le mal de Philoctète : il ne songe qu'à fuir en emportant les armes qui, dans sa pensée, suffiront à la victoire. Néoptolème sait, au contraire, qu'il ne peut en être ainsi, et, d'autre part, il commence à se repentir de sa trahison.

LE SECOND CORYPHÉE, après avoir regardé vers le fond.

Le vent souffle, propice, et la nef se balance.

LE PREMIER

Le voilà dans la nuit, sans force; il n'entend rien;
Il est comme gisant dans le lieu souterrain :
Vois s'il ne vaut pas mieux profiter de cette heure.
Dans ma pensée, à moi, la tâche la meilleure
Est celle que l'on peut accomplir sans péril.

NÉOPTOLÈME

Je t'en prie, interromps ce discours puéril.
Vois : cet homme remue; il rouvre ses paupières.

(En effet, Philoctète s'éveille et regarde avec stupeur ceux qui l'entourent.)

LE PREMIER CORYPHÉE

Je crois qu'il va parler.

NÉOPTOLÈME

Fais silence.

PHILOCTÈTE, se soulevant avec peine.

O lumière
Après le noir sommeil! O vous, que je revois !
Ainsi je fus veillé pour la première fois,
Et je vous trouve ici, contre toute espérance!
Jamais je n'aurais cru, cher fils, que ma souffrance
Pût éveiller en toi cette longue pitié.
D'autres ne m'auraient pas montré tant d'amitié.
Les Atrides, vaillants à proférer l'outrage,
N'eurent pas, comme toi, le généreux courage
De supporter l'odeur de ma plaie et mes cris.
Tes actes font honneur à ceux qui t'ont nourri.
Mais puisqu'enfin le mal s'apaise, à ce qu'il semble,
Lève-moi sur mes pieds; soutiens-moi, car je tremble;
Et, dès que je serai moins faible, allons-nous-en.

NÉOPTOLÈME

Je vois que ta douleur est calmée à présent;
Mais, je puis l'attester, il n'en est point de pire.
C'est contre mon attente, ami, que tu respires;
Tu semblais n'être plus au nombre des vivants.
Viens, lève-toi.

(Il aide Philoctète à se lever. Puis, désignant le chœur :)

Ceux-ci te porteront.

PHILOCTÈTE

Enfant,
Je te rends grâces; mais j'irai jusqu'au rivage.
Tes compagnons, durant tout le cours du voyage,
Auront à me subir, et c'est assez.

NÉOPTOLÈME, à haute voix, mais se détournant.

Hélas!
Que ferai-je à présent?

PHILOCTÈTE

Qu'as-tu?

NÉOPTOLÈME, avec effort.

Fils de Pœas,
Il me faut exprimer des choses difficiles,
Et je ne sais comment les dire.

PHILOCTÈTE, inquiet.

Fils d'Achille...

NÉOPTOLÈME, sans regarder Philoctète.

Non, je ne trouve rien.

PHILOCTÈTE

Qu'as-tu donc? Le souci
De supporter mon mal te trouble-t-il ainsi ?
Ne veux-tu plus de moi?

NÉOPTOLÈME, à haute voix, mais comme pour lui seul.

Son âme le torture,
Celui qui, renonçant à sa propre nature,
Entreprend une chose indigne.

PHILOCTÈTE

Que dis-tu ?
Serait-ce renier ton père et ta vertu
Que de sauver un homme, enfant, — un homme honnête?

NÉOPTOLÈME

Ah ! je serai couvert d'opprobre, Philoctète !

PHILOCTÈTE

Toi ? pour ce que tu dis ; non pour ce que tu fais.

NÉOPTOLÈME

O Zeus ! me faudra-t-il être deux fois mauvais
En cachant ce qu'il est honteux que je lui cache ?

PHILOCTÈTE

Vas-tu m'abandonner ? Parle, que je le sache.

NÉOPTOLÈME

T'abandonner? Non pas. Tu m'en voudras plutôt
De t'emmener.

PHILOCTÈTE, profondément troublé.

Comment? que veux-tu dire?

NÉOPTOLÈME

Il faut
— Certes, voilà longtemps que ceci me déchire —
Il faut que je t'emmène au loin sur mon navire,
Vers Troie et vers les chefs.

PHILOCTÈTE, avec violence.

Moi?... Moi?

NÉOPTOLÈME

Retiens tes cris
Et laisse-moi parler : tu n'as pas tout appris.

PHILOCTÈTE

Que dois-je apprendre, enfin, et que penses-tu faire?

NÉOPTOLÈME

T'affranchir de tes maux ; puis, terminant la guerre,
Renverser avec toi l'orgueilleuse cité.

PHILOCTÈTE, avec une âpre ironie.

Vraiment tu veux cela?

NÉOPTOLÈME

C'est la Nécessité
Qui l'exige. Il le faut. Aussi te redirai-je...

PHILOCTÈTE

Je suis trahi ! Je meurs ! Tu m'as tendu ce piège !
Vite, rends-moi mon arc ; rends tout, l'arc et les traits.

NÉOPTOLÈME

Je ne puis : la justice, autant que l'intérêt,
M'ordonne d'obéir aux chefs.

PHILOCTÈTE

Ah ! tu refuses,
Détestable ouvrier des plus mauvaises ruses?
O flamme ! Horreur ! Je suis trahi ! Tu n'oserais
Me regarder en face, ô misérable, après
Que je t'ai supplié, baignant tes pieds de larmes !
Tu m'arraches la vie en m'arrachant mes armes [1].
Rends-les, je t'en conjure, ô mon fils ! Par les dieux
De la patrie, ah ! prends pitié d'un malheureux !
Si tu ne les rends pas, que veux-tu que je fasse?

(Une pause. Philoctète, accablé, reprend :)

Il ne me parle plus ; il détourne sa face,
Comme s'il refusait de me les rendre...

(Une pause ; puis, avec violence :)

1. Ce vers servira de transition pour passer de la plus violente fureur à une supplication désespérée.

O vous,
Promontoires et rocs, voyez! regardez tous!
Monts escarpés et flots grondants, mornes rivages,
Antres noirs habités par les bêtes sauvages,
Puisque je n'ai que vous pour m'écouter, — du moins,
O mes seuls compagnons, je vous prends à témoin
De tout ce que me fait ici le fils d'Achille!
Dans sa nef il devait m'emmener de cette île
Vers ma demeure, et c'est vers Troie, ô justes dieux,
Qu'il prétend me traîner, le traître! L'arc fameux
Qu'il reçut de mes mains en donnant sa parole,
Oui, l'arc sacré du grand Hercule, il me le vole!
Et les chefs que je hais l'admireront entre eux!
Et lui, croyant tenir un homme vigoureux,
Il m'entraîne de force! Il ne sait pas, ce brave,
Qu'il tue un mort, qu'il brise en morceaux une épave,
Qu'il saisit dans ses mains l'ombre d'une vapeur!
Si j'étais dans ma force, il tremblerait de peur,
Puisque, tel que je suis, il ne m'a pris qu'au piège!

(Une pause. Puis, suppliant :)

Ah! rends cet arc! reviens à toi!

(Une pause. Néoptolème, immobile, fixe les yeux à terre. Le chœur regarde Philoctète avec un mélange de terreur et de pitié.)

Rien. Que ferai-je?
Sans nourriture, seul, je vais me dessécher,
Malheureux que je suis! dans le creux d'un rocher.
Je ne percerai plus de mes flèches mortelles
Le fauve épouvanté, l'oiseau battant des ailes;
Ils viendront me chasser à leur tour, ayant faim;
Ceux dont je me repais me mangeront enfin;
J'expierai par mon sang tout le sang de ces bêtes,
Et tu l'auras voulu, toi que je crus honnête!

LE PREMIER CORYPHÉE, à Néoptolème.

Que dois-je faire, ô roi? Partir ou l'écouter?

NÉOPTOLÈME

La pitié qu'il m'inspire est grande, en vérité.

PHILOCTÈTE

Ah! pitié, cher enfant! pitié, je t'en supplie!
Par avance ta gloire en serait avilie,
Si tu me ravissais mes armes lâchement!

NÉOPTOLÈME

Que faire, hélas! Je souffre un si cruel tourment
Que je voudrais n'avoir jamais quitté mon île.

PHILOCTÈTE

Tu n'es pas un méchant, toi, jeune fils d'Achille;
Mais tu fus égaré par de mauvais amis.
Fais donc, puisqu'il le faut, ce que tu leur promis :
Pars, — mais rends-moi mon arc.

NÉOPTOLÈME, au chœur.

Conseille-moi : j'hésite...

(Entré par la droite, au premier plan, Ulysse, tout à coup, surgit auprès de Néoptolème [1].)

1. Néoptolème est au milieu, Philoctète à gauche, Ulysse à droite. Les deux demi-chœurs sont aux deux ailes et un peu en arrière, à quelque distance des trois personnages.

SCÈNE VI

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME, ULYSSE, LE CHOEUR.

ULYSSE, à Néoptolème.

Scélérat, que fais-tu? Cet arc, — donne-le vite!

PHILOCTÈTE

Dieux sauveurs! n'est-ce pas Ulysse que je vois?

ULYSSE

C'est lui, n'en doute point : c'est Ulysse.

PHILOCTÈTE

Ah! c'est toi,
Traître, qui m'as ravi mes armes!

ULYSSE

Je l'avoue.
C'est moi seul, pas un autre; — et, de plus, je m'en loue.

PHILOCTÈTE, à Néoptolème.

Rends-moi cet arc, enfant!

ULYSSE

Quand même il le voudrait,
Il ne le fera point, sache-le. Sois donc prêt
A nous suivre, de ton plein gré, jusqu'au navire,
Ou nous t'emporterons de force.

PHILOCTÈTE, à Ulysse.

Veux-tu dire,

O le plus impudent des hommes, que j'irai
De force jusqu'à Troie?

ULYSSE, faisant un pas vers Philoctète.

Oui, de force ou de gré.

PHILOCTÈTE

O terre de Lemnos, permets-tu qu'il m'entraîne?

ULYSSE

Je ne fais qu'obéir à la voix souveraine
Du grand Zeus, qui commande en roi sur ces hauteurs.

PHILOCTÈTE

Tu prétextes les dieux, et tu les fais menteurs!

ULYSSE

Non : véridiques. Marche.

(Il montre du geste le rivage de la mer[1].)

Allons, viens : je l'exige.

PHILOCTÈTE

Moi, je ne le veux pas.

ULYSSE

Moi, je le veux, te dis-je.

PHILOCTÈTE

Mon père engendra donc un esclave, et non pas
Un homme libre?

ULYSSE

Si. Près des meilleurs, là-bas,
Tu seras leur égal, et vous détruirez Troie.

PHILOCTÈTE

Quand les fauves devraient faire de moi leur proie,
Quand même je devrais périr en ce moment,
Cela ne sera point, traître, j'en fais serment!

1. C'est-à-dire le fond vers la droite.

ULYSSE, avec une froide ironie.

Comment périrais-tu? Dis-le-moi, Philoctète.

PHILOCTÈTE

A l'instant, si je veux, je briserai ma tête
En me précipitant du haut de ce rocher.

ULYSSE, au chœur.

Vite, saisissez-le, vous, pour l'en empêcher.

(Deux hommes du second demi-chœur saisissent Philoctète chacun par un bras.)

PHILOCTÈTE

Que ne souffrez-vous pas, mains à présent captives,
Qui n'étreignez plus l'arc dont cet homme vous prive[1] !
Toi qui ne fus jamais ni généreux ni droit,
Comme tu m'as menti! Je le sais, lâche roi,
Tu pris pour bouclier à ta mauvaise ruse
Un enfant qui m'était inconnu... Je l'accuse
A regret, car, du moins, il n'a fait qu'obéir;
Sincère, il fut instruit par toi seul à trahir;
Et lui, qui vint ici fier et la tête haute,
Il regarde, honteux, mon malheur et sa faute.
Mais toi qui sur ce roc toujours battu des vents
Me jetas sans amis, mort parmi les vivants,
Tu veux m'en arracher, homme que je déteste!
Ah! puisses-tu subir quelque destin funeste
Et misérablement périr! Plus d'une fois
J'en ai prié les dieux : ils sont sourds à ma voix.
Tu vis joyeux; et moi, l'âme désespérée,
Raillé par toi, mauvais, et par les fils d'Atrée,
J'endure ici des maux innombrables... Pourtant
J'ai mis en mer sept nefs : en as-tu fait autant,

1. Il regarde Ulysse à ce moment. Un peu plus loin, l'attitude de Néoptolème est assez clairement indiquée par le texte.

Toi qui m'abandonnas sur l'ordre des Atrides?
Et tu veux m'emmener! N'est-elle plus fétide,
Ma plaie? Et comment donc offrirez-vous aux dieux
Les cratères de vin et les cuisses des bœufs,
Lorque je hurlerai mes violents blasphèmes?
Car tu me rejetas pour ce prétexte même.
Périssez-donc, ô vous qui m'avez outragé!
Périssez tous! Je sais que je serai vengé,
Si les dieux ont souci de la justice. Ah! certe,
Je ne te verrais pas ici, fils de Laerte,
Si vous n'aviez senti l'aiguillon du remords!
Dieux, frappez-les enfin! Quand je les verrai morts,
Je me croirai guéri de toutes mes souffrances.

LE PREMIER CORYPHÉE[1]

Cet homme, ô sage Ulysse, est plein de violence;
Rien n'a pu le dompter.

ULYSSE

Si j'en avais le temps,
Je répondrais sans peine à tout ce que j'entends;
Mais il faut nous hâter. Je ne hais point la ruse,
Et, chaque fois qu'il est nécessaire, j'en use;
S'il éclate un conflit parmi des gens pieux,
Je prouve ma droiture et mon respect des dieux...
J'aime à vaincre, il est vrai; mais, cette fois, je cède.
Sois libre.

(Tous semblent étonnés : les deux hommes du chœur hésitent à lâcher Philoctète.)

Oui, laissez-le. Que m'importe son aide?
Cet arc nous suffira. Teucros est parmi nous :
C'est un archer habile à le rendre jaloux.

1. Il est à droite, tout près d'Ulysse, un peu en arrière.

(Les deux hommes ont lâché Philoctète et se sont écartés. — Ulysse lui dit :)

Reste donc à Lemnos, où tu seras ton maître.
La gloire qui devait t'appartenir, peut-être
Avec cet arc, ami, te la prendrai-je.

PHILOCTÈTE

Quoi!
Tu serais vu paré de ma dépouille, toi!

ULYSSE

Ne dis plus rien : je pars, las de ton insolence.

(Ulysse fait un mouvement vers la droite; Néoptolème va l'imiter.)

PHILOCTÈTE

Fils d'Achille, vas-tu t'éloigner en silence?

ULYSSE, à Néoptolème.

Toi, je sais que ton cœur est généreux; mais pars
Sans écouter cet homme. Évite ses regards,
Ou tu pourrais troubler notre heureuse fortune.

PHILOCTÈTE, au chœur.

Et vous, quoique ma plainte, hélas! vous importune,
Serez-vous sans pitié? M'abandonnerez-vous?

LE SECOND CORYPHÉE [1]

Ce qu'il te répondra, nous te le dirons tous :
Nous ramons sur la nef et c'est lui qui commande.

NÉOPTOLÈME, au chœur.

Dussé-je être accusé d'une pitié trop grande,
Restez, je vous l'ordonne, encor quelques instants
Près de ce malheureux. J'irai, pendant ce temps,

1. Il est à gauche, près de Philoctète, et un peu en arrière. En parlant, il désigne Néoptolème.

Prier les dieux, et voir si toute chose est prête.
Veuillent les Immortels t'apaiser, Philoctète,
En t'inspirant pour nous de meilleurs sentiments!

(Se tournant vers les marins :)

Vous, au premier appel, accourez promptement.

(Ulysse sort très vite à droite, au premier plan, en passant devant le premier demi-chœur. Néoptolème le suit. Musique dès la sortie d'Ulysse et pendant toute la scène VII. Le chœur, toujours partagé en deux groupes, occupe le devant de la scène à droite et à gauche. Philoctète, isolé, reste au milieu.)

SCÈNE VII

PHILOCTÈTE, LE CHŒUR

PHILOCTÈTE

Caverne de la roche creuse,
Qui fus témoin de mes tourments,
Tu me verras mourir, demeure douloureuse,
Pleine de mes gémissements.
Ah! dans son vol strident, puisse l'aigle qui passe
M'emporter à travers l'espace!

LE PREMIER CORYPHÉE

Toi-même tu t'es fait cette calamité.
Un sort meilleur s'offrait : seul, tu l'as rejeté.

PHILOCTÈTE

Les mensonges d'une âme fausse,
Hélas! m'auront perdu. Si quelque dieu m'exauce,
Le traître sera châtié.
Il mourra longuement de ce mal qui me ronge.

LE SECOND CORYPHÉE

Moi, je n'ai pas ourdi la ruse et le mensonge :
Repousses-tu mon amitié?

PHILOCTÈTE

Hélas! hélas! le misérable
Est assis sur le blanc rivage de la mer [1];

1. Il ne regarde pas le fond : c'est en esprit qu'il se figure Ulysse agitant l'arc.

Il rit de moi, sans doute; il agite dans l'air
L'arc terrible, l'arc vénérable,
Celui que nul n'avait touché,
Celui qui m'a nourri! Présent d'un noble Archer,
Si quelque sentiment t'anime,
Tu frémis en voyant mon malheur, et le crime
Qui t'a lâchement arraché
De mes mains, ô mon arc!

LE PREMIER CORYPHÉE

Cesse tes cris de haine.
Cet homme, que ta langue a maudit tant de fois,
Ne fait qu'obéir aux deux rois
Pour le bien commun des Hellènes.

PHILOCTÈTE [1]

Tous, l'oiseau carnassier et le fauve aux yeux clairs,
Sortis des rocs, venus de l'air,
Tous, approchez! Je n'ai plus rien qui vous effraie :
C'est l'instant propice : accourez!
Meurtre pour meurtre! Dévorez
Ce lamentable corps, ce corps taché de plaies!

LE SECOND CORYPHÉE

Tu peux guérir tes maux. Viens : il n'est pas trop tard,
Si tu veux que je t'en délivre.

PHILOCTÈTE, au second coryphée.

Ah! tu crois que je vais te suivre?

LE PREMIER CORYPHÉE

Ce serait le plus sage.

1. Il est assez évident que Philoctète, emporté par sa colère, qui éclate en une sorte de chant, ne regarde ni n'écoute le chœur, depuis le commencement de la scène.

PHILOCTÈTE, le regardant avec colère.

Abandonne-moi! Pars!

LE PREMIER CORYPHÉE

Tu ne peux m'adresser, homme, aucune prière
Que j'exauce plus volontiers.

(Il indique un mouvement de sortie vers la droite.)

PHILOCTÈTE

Ah! reste, au nom des dieux!

LE PREMIER CORYPHÉE

Que dis-tu?

PHILOCTÈTE

Par pitié,
Ne t'en va pas!

LE PREMIER CORYPHÉE

Que dois-je faire?
Ce que tu m'ordonnais toi-même, ou le contraire?

PHILOCTÈTE

On pardonne à celui qui parle en délirant,
Battu par une âpre tempête
D'angoisse et de douleur.

LE SECOND CORYPHÉE

Suis-moi donc, Philoctète.

PHILOCTÈTE

Jamais, jamais, — Zeus fulgurant
Dût-il frapper mes yeux de sa foudre enflammée!
Ah! périsse Ilion et périsse l'armée
Qui m'abandonna lâchement!

(Au second coryphée :)

Mais tu peux exaucer un de mes vœux.

LE SECOND CORYPHÉE

Comment?

PHILOCTÈTE

Si vous avez, vous tous, une épée, une hache,
Une arme, enfin, — je peux guérir.

LE PREMIER CORYPHÉE

Homme, qu'en veux-tu faire? Il faut que je le sache.

PHILOCTÈTE

Me couper la tête et mourir,
Pour mettre fin à mon supplice.

LE SECOND CORYPHÉE, regardant vers la droite.

Assez. Je vois le fils d'Achille avec Ulysse.

(Néoptolème entre rapidement par la droite, au premier plan; Ulysse le suit de très près. Philoctète, alors, passant entre les deux demi-chœurs, se dirige vers le fond, tourne à gauche et entre dans sa grotte. Néoptolème et Ulysse s'arrêtent : la musique cesse. Ulysse parle aussitôt.)

SCÈNE VIII

ULYSSE, NÉOPTOLÈME, LE CHOEUR[1].

ULYSSE

Me diras-tu pourquoi tu reviens sur tes pas
Si précipitamment? Ne le diras-tu pas?

NÉOPTOLÈME

Je viens pour réparer une faute commise.

ULYSSE

De quoi me parles-tu? J'écoute avec surprise.

NÉOPTOLÈME

En suivant les conseils de l'armée et les tiens...

ULYSSE

Tu n'as rien fait de mal, enfant.

NÉOPTOLÈME

Tu le sais bien :
J'ai menti pour tromper un homme.

ULYSSE

O dieux! quel homme?
A quoi vas-tu songer?

NÉOPTOLÈME

Ce malheureux se nomme
Philoctète.

1. Les deux demi-chœurs se tiennent un peu en arrière et laissent les deux chefs isolés : Néoptolème à gauche, Ulysse à droite.

ULYSSE

Quel est ton dessein? Réponds-moi!

NÉOPTOLÈME

Il m'a livré son arc ; et, pour ceci, je dois...

ULYSSE

O Zeus! tu ne vas pas, sans doute, le lui rendre?

NÉOPTOLÈME

Quels mensonges honteux j'ai faits pour le lui prendre!

ULYSSE

Par les dieux! tu te plais à railler, je le vois.

NÉOPTOLÈME

Dire la vérité, c'est railler, selon toi?

ULYSSE

Que m'as-tu répondu? Redis-le, si tu l'oses.

NÉOPTOLÈME

Faut-il deux et trois fois dire les mêmes choses?

ULYSSE

Quelqu'un t'empêchera d'agir comme tu veux.

NÉOPTOLÈME

Qui?

ULYSSE

L'armée et les chefs; moi, qui suis l'un d'entre eux.

NÉOPTOLÈME

On te dit sage, toi? Change, alors, de langage!

ULYSSE

Ce sont tes actions qui ne sont pas d'un sage.

NÉOPTOLÈME

S'il est bon d'être sage, être juste vaut mieux.

ULYSSE[1]

Est-il juste, en rendant cet arc victorieux,
D'assurer le salut d'une ville ennemie?

NÉOPTOLÈME.

Tais-toi. Par tes conseils j'ai fait une infamie :
Je veux la réparer, si je le peux.

ULYSSE

Alors
Tu ne crains pas les chefs?

NÉOPTOLÈME

Pour réparer mes torts,
Je ne crains rien.

ULYSSE

C'est toi que nous combattrons, traître,
Et non pas Ilion.

NÉOPTOLÈME

Que tout ce qui doit être
Soit!

ULYSSE

Vois-tu cette main frémir sur le pommeau
De mon glaive?

NÉOPTOLÈME

Vois-tu le mien hors du fourreau[2]?

ULYSSE

Tu seras, en dépit de tes menaces vaines,
Châtié par l'armée entière des Hellènes.
Je te laisse averti.

1. Je dois avouer que j'ai modifié ici le sens de la réponse d'Ulysse, afin de poser très nettement les termes du problème moral qui est le fond de la pièce.

2. Il tire, en effet, la lame du fourreau, mais d'une très petite longueur. Il aura, à ce moment, l'arc dans sa main gauche, pour que la droite soit libre.

NÉOPTOLÈME, avec une ironie hautaine.

Tu reprends ta raison.
Va, reste aussi prudent; et, de cette façon,
Tu vivras sans péril, même si l'on t'irrite.

(Se tournant vers le fond, à gauche, en appelant à haute voix :)

Toi, Philoctète, sors de l'antre qui t'abrite.

(Ulysse se retire avec lenteur; il sort par la droite, au premier plan[1].)

1. Tout en se retirant, il regarde à plusieurs reprises la direction de l'antre : on doit pressentir qu'il restera en observation.

SCÈNE IX

(Philoctète sort de l'antre et s'avance par le fond.)

PHILOCTÈTE, à quelques pas de Néoptolème.

Quelle clameur s'élève auprès de mon rocher?
Que voulez-vous? Pourquoi me dit-on d'approcher?
Quelque nouveau malheur va me frapper, sans doute?

NÉOPTOLÈME

Non : prends courage. Il faut que je te parle. Écoute.

PHILOCTÈTE, après s'être avancé.

Tu m'as déjà séduit par tes paroles, toi.
Ce qui fit mon malheur, c'est ta mauvaise foi.

NÉOPTOLÈME [1]

N'est-il donc point permis de changer de pensée?

PHILOCTÈTE

Tu te servais ainsi de paroles rusées,
Lorsque tu m'enlevas mon arc en m'abusant.
Tu me semblais sincère : hélas!

NÉOPTOLÈME

Mais à présent
Je le suis, Philoctète : il faut que tu me croies.
Réponds-moi donc : veux-tu me suivre jusqu'à Troie
Ou rester à Lemnos?

1. Il est au milieu de la scène, au premier plan ; Philoctète à gauche ; la place qu'Ulysse occupait à droite est vide.

PHILOCTÈTE

Ne me dis rien de plus!
Assez : tout serait vain.

NÉOPTOLÈME

Es-tu bien résolu?

PHILOCTÈTE

Oui, certe; et plus encor que je n'ai su le dire.

NÉOPTOLÈME

Je ne pourrai donc pas, comme je le désire,
Persuader ton cœur? Soit : je ne dis plus rien,
Puisque toute parole est vaine.

PHILOCTÈTE

Tu fais bien.
Me persuader, toi par qui me fut ravie
L'arme qui soutenait ma misérable vie!
Me donner des conseils, toi qui causes ma mort!
Ah! puissiez-vous périr, les Atrides d'abord,
Puis Ulysse, et toi, fils indigne de ton père!

NÉOPTOLÈME

Plus d'imprécations! L'arme qui t'est si chère,
Tiens, la voici : prends-la.

(Il lui tend son arc.)

PHILOCTÈTE [1]

Mensonge ou vérité?

NÉOPTOLÈME, élevant la main.

Vois : j'en atteste ici l'auguste majesté
De Zeus : je suis sincère.

1. Tremblant de désir, mais craignant un piège.

PHILOCTÈTE

O toi qui me consoles,
Combien, si tu dis vrai, sont douces tes paroles!

(Néoptolème retire le carquois suspendu à son côté.)

NÉOPTOLÈME

Pour te convaincre, prends tes armes : les voici.

(Courte phrase de musique, pendant laquelle Philoctète reçoit le carquois et le suspend à son côté. Ulysse paraît brusquement à droite et parle en entrant. Néoptolème remet l'arc à Philoctète pendant qu'Ulysse parle.)

SCÈNE X

PHILOCTÈTE, ULYSSE, NÉOPTOLÈME, LE CHOEUR.

ULYSSE

Et moi, devant les dieux, les attestant aussi,
Je le défends, te dis-je, au nom des fils d'Atrée!

PHILOCTÈTE, apercevant Ulysse.

Ah! je la reconnais, cette voix exécrée.

ULYSSE

C'est moi, fils de Pœas. Qu'il y consente ou non,
Sache que tu seras traîné vers Ilion.

PHILOCTÈTE

Mais pas impunément, si ce trait ne s'égare!

(Il encoche une flèche, vise Ulysse, qui ne bouge pas, et bande son arc.)

NÉOPTOLÈME, lui saisissant les mains.

Oh! non! ne lance pas ce trait!

PHILOCTÈTE

Je te déclare
Que je vais le lancer. Par les dieux, lâche-moi!

NÉOPTOLÈME

Je ne te lâche pas, Philoctète.

PHILOCTÈTE

Ah! pourquoi
M'empêcher, quand je tiens celui que je déteste,
De transpercer cet homme odieux et funeste?

NÉOPTOLÈME

Ni pour toi, ni pour moi, cela ne serait beau.

(Il fait un signe à Ulysse, qui sort à droite. Un silence. Néoptolème a cessé de tenir Philoctète.)

SCÈNE XI

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME, LE CHOEUR

PHILOCTÈTE

Pourtant, ceux qui m'ont mis vivant dans le tombeau
Ne sont que des menteurs à la langue affilée,
Braves dans leurs discours, lâches dans la mêlée.

NÉOPTOLÈME

Soit; mais, puisque ton arc à présent t'est rendu,
Ne me reproche rien.

PHILOCTÈTE

Certes, cela t'est dû.
Tu viens de te montrer le digne fils d'un père
Qui, de tous les vivants que le soleil éclaire,
Fut nommé le meilleur.

NÉOPTOLÈME

J'ai le cœur réjoui
De l'entendre louer, et moi-même après lui;
Mais sois plus attentif à ce que je souhaite.
Chacun doit supporter ses maux, ô Philoctète,
En songeant qu'ils lui sont envoyés par les dieux;
Mais on n'aura jamais pitié d'un furieux
Qui, cherchant le malheur, court et s'y précipite.
Un bienveillant conseil t'effarouche, t'irrite,

Et tu vas me haïr moi-même, je le crains;
Pourtant je parlerai. Si les dieux souverains
T'infligèrent le mal qui te ronge en cette île,
C'est pour t'être approché du vigilant reptile
Qui, seul, garde l'autel de la nymphe Chrysé.
L'inexorable mal ne peut être apaisé,
Jusqu'à ton dernier souffle il rongera sa proie,
Si tu ne me suis pas aux campagnes de Troie.
Là, guéri par les fils du divin Apollon,
Avec ton arc et moi tu vaincras Ilion.
Un illustre devin, qui sait les destinées,
A prédit tout cela pour cette même année :
« Je consens à mourir, dit-il, si j'ai menti. »
Suis-moi donc librement, étant bien averti.
La part qui t'est promise est glorieuse et belle :
C'est pour te délivrer de tes maux qu'on t'appelle;
Et, parmi tant de chefs, c'est toi qui, réputé
Le plus vaillant de tous, détruiras la cité
Qui se dresse, orgueilleuse, au milieu de ses plaines,
Et qui, depuis dix ans, fait le deuil des Hellènes.

PHILOCTÈTE

O détestable vie, à quoi bon retenir
Un cœur désespéré qui voudrait en finir?
Que dois-je faire, hélas! Un ami me conseille;
Il parle avec bonté : puis-je fermer l'oreille
A de si bienveillants avis? — Faut-il céder?
— Mais alors, malheureux, pourrai-je regarder
Sans honte la clarté du soleil? Parlerai-je
Au lâche Ulysse, qui deux fois m'a pris au piège?

Aux Atrides, qui m'ont perdu? Ces hommes faux
Me feront oublier par des malheurs nouveaux
Ceux dont ils m'ont frappé, misérable victime :
Je le sais, car leur âme est faite pour le crime.
Non, fils d'Achille, non! Ramène-moi plutôt
Vers ma demeure; tiens ta promesse : il le faut;
Et, les abandonnant, retourne dans ton île.
Fais cela pour moi, fils, et fais-le pour Achille!
Ah! ne les aide point, ceux par qui j'ai souffert,
Ou l'on te jugerait pareil à ces pervers!

NÉOPTOLÈME

Je ne te contrains pas; mais décide toi-même.
Je voudrais te voir suivre un compagnon qui t'aime :
Écoute mes conseils, Philoctète, — et les dieux!

PHILOCTÈTE [1]

C'est pour aller vers Troie et les chefs odieux?

NÉOPTOLÈME

Vers ceux qui guériront ta hideuse blessure.

PHILOCTÈTE

Que souhaites-tu donc?

NÉOPTOLÈME

Ton bien, je te l'assure.

PHILOCTÈTE

Celui des fils d'Atrée, oui, certes; pas le mien.

NÉOPTOLÈME

Moi qui suis ton ami, je parle pour ton bien.

PHILOCTÈTE

Tu voudrais me livrer à ces traîtres, je pense!

1. Il redevient soupçonneux et violent.

NÉOPTOLÈME

Instruit par le malheur, montre moins d'arrogance.

PHILOCTÈTE

Puis-je oublier comment les lâches m'ont traité?

NÉOPTOLÈME

Le salut peut venir de qui t'a rejeté.

PHILOCTÈTE

Je ne céderai pas.

NÉOPTOLÈME

Portes-en tout le blâme.
Que faire, puisque rien ne peut fléchir ton âme?
Je te laisserai donc, hélas! en m'éloignant,
Vivre sans guérison où tu vis maintenant.

PHILOCTÈTE

Je subirai les maux qu'il faut que je subisse;
Mais, puisque tu n'es pas un traître comme Ulysse,
Ce que tu m'as promis en me donnant ta main,
Accomplis-le, mon fils, et sans retard : demain
Je peux revoir mon père et ma patrie aimée.
Mais ne me parle plus de Troie et de l'armée;
Par le crime des chefs je n'ai que trop gémi.

NÉOPTOLÈME

Soit; j'y consens. Partons.

PHILOCTÈTE

O généreux ami!

NÉOPTOLÈME

Viens : je te soutiendrai.

(Il s'approche de Philoctète pour le soutenir dans sa marche.)

PHILOCTÈTE

Combien tu prends de peines!

(Ils font un pas vers la droite.)

NÉOPTOLÈME, s'arrêtant.

Qu'adviendra-t-il de moi, si les chefs des Hellènes
Me poursuivent de leur vengeance?

PHILOCTÈTE

Ne crains rien.

NÉOPTOLÈME

S'ils ravagent le sol de ma patrie?

PHILOCTÈTE

Eh bien,
Mon fils, je serai là.

NÉOPTOLÈME

Comment? pour me défendre?

PHILOCTÈTE

Oui.

NÉOPTOLÈME

Ta force n'est plus : quelle aide en puis-je attendre?

PHILOCTÈTE

J'ai les flèches d'Hercule. Avec cet arc sacré...

NÉOPTOLÈME

Que peux-tu faire?

PHILOCTÈTE

Tous, je les disperserai!

NÉOPTOLÈME

Baise donc cette terre, et partons vite.

(Musique éclatante, qui se prolongera, plus douce, pendant les premières paroles d'Hercule et cessera insensiblement. Au moment de faire un geste comme pour se prosterner, Philoctète tressaille et se redresse. Entré par le fond à droite sans avoir été aperçu, Hercule paraît à droite, les hommes du premier demi-chœur s'étant écartés avec respect sur son passage. Néoptolème et Philoctète l'aperçoivent tout à coup. Tous s'inclinent lentement devant lui et se redressent de même [1]. Après un silence, Hercule parle.

1. Personne ne doit s'agenouiller, même un instant.

SCÈNE XII

HERCULE, PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME, LE CHŒUR

HERCULE

Arrête!
Tu ne partiras pas, du moins, ô Philoctète,
Sans m'avoir entendu. Dans celui que tu vois
Salue Hercule; écoute, et reconnais sa voix.
Pour toi seul j'ai quitté la demeure céleste;
Je te barre un chemin qui te serait funeste,
Et voici les desseins de Zeus : écoute bien!
Tu sais quel sort changeant et troublé fut le mien,
Les maux que j'ai soufferts, mes travaux innombrables,
Jusqu'à ce que les dieux, longtemps inexorables,
M'eussent récompensé d'une mâle vertu
Par l'éternel honneur dont ils m'ont revêtu.
Or, apprends-le de moi, ta destinée est telle;
Une éclatante vie, une gloire immortelle,
Seront pour toi le prix de tes douleurs sans nom.
Lorsqu'avec celui-ci, ton jeune compagnon,
Tu seras parvenu sous les hautes murailles
Qui virent tant de morts et tant de funérailles,
Par les fils d'Apollon tes maux seront guéris;
Avec mes flèches tu transperceras Pâris;
Puis, à ce misérable ayant arraché l'âme,
Tu dévasteras Troie en la livrant aux flammes.

Ensuite va presser ton père dans tes bras!
La moitié du butin que tu rapporteras
Sera pour le vieillard, qui languit et qui pleure,
T'attendant chaque jour au seuil de sa demeure;
Offre l'autre en hommage aux flèches de l'Archer
Dont toi-même allumas le funèbre bûcher.
Je t'avertis aussi, toi, jeune fils d'Achille :
Sans lui tu ne pourras détruire cette ville,
Pas plus que lui sans toi : donc, tels que deux lions,
Allez, toujours unis, ravager Ilion.
Mais il faut honorer les dieux, prenez-y garde
En dévastant la ville; et Zeus, qui vous regarde,
Met au-dessus de tout la sainte piété.
Elle suit les mortels dans le lieu redouté
Où l'on juge leur vie, où leurs âmes demeurent,
Et ne périt jamais, qu'ils vivent ou qu'ils meurent.

PHILOCTÈTE

O toi qui me permets, bien qu'après si longtemps,
De revoir ton visage, Hercule, et dont j'entends,
Ainsi qu'aux jours anciens, la voix tant désirée,
Je ne résiste pas : ta parole est sacrée.

NÉOPTOLÈME, *gravement.*

Je ferai comme lui.

HERCULE

Partez donc : c'est l'instant,
Et la brise a soufflé de la poupe.

PHILOCTÈTE

En partant,
Je veux saluer cette terre.
O mon abri, salut, caverne solitaire!

Recevez aussi mes adieux,
Vous, nymphes qui foulez ces humides prairies,
Vous, bruyantes clameurs de la mer en furie,
Dont le souffle mouillait mes yeux
Lorsque j'étais couché dans mon antre sauvage!
Montagnes, qui m'avez renvoyé tant de fois
L'écho gémissant de ma voix,
Salut à vous! Salut, ô sources, doux breuvage,
Où plus jamais je ne boirai!
Je pars sans l'avoir espéré,
Libre, et je te salue en quittant ce rivage,
O terre de Lemnos! Adieu!
Permets donc que, suivant mon vœu,
J'aborde heureusement aux campagnes de Troie
Où le puissant Destin m'envoie,
Guidé par mes amis et poussé par un dieu!

(Musique. Les deux demi-chœurs se groupent ensemble, au milieu et à gauche, autour de Philoctète et de Néoptolème, Hercule restant à droite [1].

LE CHŒUR (*Chant.*)

Tous, partons! L'air fraîchit; le ciel est clair.
Veillez sur nous, ô nymphes de la mer!
Soufflez, ô vents; gonflez nos voiles.
Dans la nuit,
Suivons le dieu vainqueur qui nous conduit;
Et vous, céleste chœur, brillez, étoiles!

(On ferme le rideau sur les dernières paroles du chœur, qui sont une reprise des trois premiers vers chantés.)

1. Philoctète et Néoptolème peuvent chanter avec le chœur.

INDICATIONS

PERSONNAGES. — CHEVEUX ET BARBES. — COSTUMES.

INDICATIONS

PERSONNAGES

Philoctète. — C'est un homme de quarante à cinquante ans. Il faut une réelle puissance pour bien tenir ce rôle. Philoctète entre en scène après le premier chœur, et il n'a de repos que pendant le second, le troisième, et la scène qui suit le quatrième. Pendant le troisième chœur (invocation au Sommeil), il est en scène, mais entièrement dissimulé par les chanteurs.

Le rôle est donc assez long, et il n'est jamais calme. L'entrée de Philoctète est saisissante : il a le terrible aspect d'un homme qui mène depuis longtemps une vie sauvage. Il inspire une sorte d'épouvante, tempérée presque aussitôt par la pitié. Sa rancune contre ses ennemis est implacable; il montrera une obstination farouche, que ne suffiront à vaincre ni la pensée de la patrie ni la magnanimité de Néoptolème. Il n'y a donc rien, chez Philoctète, qui ressemble, même de très loin, à la sérénité du stoïcien; à plus forte raison, à la résignation chrétienne. Mais il est impossible de n'être pas ému par ses souffrances : il nous attendrit jusqu'aux larmes lorsqu'il se traîne aux pieds de Néoptolème en le suppliant de le ramener auprès de son vieux père, dans son pays natal. Il a conservé un tendre souvenir à ses amis : Achille, Ajax, braves et généreux comme lui, hommes de premier mouvement, souvent emportés par la colère, mais incapables de perfidie, et dont il ne voit que les qualités, tandis que les politiques : Agamemnon, Ménélas, Ulysse, ne le frappent que par leurs défauts, dont il a si cruellement souffert. Il exprime sa gratitude, de la façon la plus vive et la plus touchante, envers ceux qui lui sont secourables. Enfin, la solitude et le malheur ont développé en lui une sensibilité profonde en même temps qu'une irritabilité maladive. Il a beaucoup réfléchi à la douloureuse condition des mortels, et il abonde en paroles qui émeuvent tout ce qu'il y a en nous d'humanité.

On voit quelle variété d'intonations il faudra à l'acteur chargé de ce rôle. Tout en donnant une grande force à ses impréca-

tions et à ses cris de douleur, notre Philoctète évitera une certaine exagération qui nous toucherait moins qu'elle ne nous gênerait, et qui pourrait même, si elle dépassait toute mesure, provoquer le rire[1].

L'essentiel est que l'acteur soit sincèrement ému. Après cela, qu'il cherche avant tout la justesse, et non l'effet.

Ulysse. — Il a de trente à quarante ans. L'acteur doit avoir de l'autorité, être sûr de lui, parler et se mouvoir avec aisance. Ce personnage, difficile à cause du peu de sympathie qu'il inspire, doit être composé avec beaucoup d'art, de tact et de nuances. Il doit plaire en quelque mesure par son habileté même. Ce n'est pas un fourbe vulgaire; c'est un politique peu scrupuleux, mais réellement soucieux de l'intérêt général, — tel, au moins, qu'il le comprend. Après avoir menacé Néoptolème, il esquive une lutte qui n'avancerait pas les affaires; mais il garde une courageuse immobilité devant la flèche que Philoctète dirige contre lui.

Néoptolème. — Il peut avoir de seize à vingt ans. Visage à peu près imberbe, aux traits purs; un corps svelte, bien pris, élancé. Dans toute sa personne quelque chose de noble et de modeste, où se mêlent la fierté de la race et la grâce de la jeunesse.

Il n'y a peut-être pas un moment de l'action où l'attitude des personnages ne soit indiquée dans le texte du poète, par un vers, par un mot, par une exclamation. Ils se dessinent devant nous avec la netteté d'un bas-relief antique. Leur silence même parle pour eux. Ce qu'il y a de plus émouvant dans cette tragédie, c'est l'âme de Néoptolème; et les hésitations du jeune homme, ses brusques retours, ses angoisses, ses indignations, tout cela est exprimé par sa physionomie et par son attitude autant que par ses paroles.

Étant Grec, il ment avec aisance lorsqu'il s'est décidé à le faire; mais le ton, le geste, l'expression du visage, n'obéissent pas à son commandement comme la parole même. La supplication de Philoctète commence à l'émouvoir, mais il se ressaisit ensuite. Il a des mots à double entente. Plus tard les souffrances du malheureux le bouleversent, et c'est la pitié qui le ramène à la bonne foi. Il rentre alors dans sa vraie nature, qui est droite et généreuse.

1. Pour peu que l'on évite cet écueil, tous les spectateurs seront émus par les souffrances de Philoctète. Il faut être un pédant sans âme pour déclarer que la douleur physique est indigne de nous émouvoir, et que cela était bon pour les Grecs. La douleur morale est, du reste, inextricablement mêlée à la douleur physique, dans notre vie à tous comme dans l'œuvre de Sophocle.

Hercule. — Dans son immortelle jeunesse il a revêtu l'apparence d'un homme de vingt à trente ans. Visage fier et calme, haute taille, corps robuste. Il parle avec l'autorité d'un dieu, mais sans emphase; il se rappelle qu'il a été homme: l'ardeur joyeuse du héros se retrouve dans sa parole frémissante de vie.

Le Chœur. — Il est composé de jeunes marins grecs. L'un d'eux récitera le prologue. Il y mettra de la chaleur, tout en restant parfaitement simple, aussi éloigné de l'emphase que de la platitude. Deux autres seront les coryphées; celui qui est désigné comme le second est le plus accessible à la pitié.

C'est bien à tort que parfois on représente le chœur, dans les tragédies antiques, comme exprimant la vraie pensée du poète. Il dit souvent des choses pleines de sagesse, parce qu'il est calme, et qu'il prévoit les malheurs que d'autres vont attirer sur eux par leurs passions; il est sensible à la pitié: mais il a surtout des sentiments moyens, il est fort sujet à l'égoïsme et à la peur, et les dangers de l'héroïsme ne l'inquiètent pas moins que ceux de l'impiété. Tels sont, en tous cas, les sentiments du chœur dans le *Philoctète* de Sophocle. Il est plus facilement ému, d'abord, que le fils d'Achille, parce que les desseins politiques d'Ulysse lui sont mal connus et qu'il n'a pas exactement mesuré les inconvénients et les risques de la pitié à l'égard de Philoctète; la situation ne lui est apparue que d'une façon assez confuse: mais plus tard, lorsqu'il croit l'avoir bien comprise, c'est un conseil de lâcheté qu'il donne à son jeune maître. Du reste, il est avant tout disposé à lui obéir, et, quand il le verra résolu, il subira son ascendant sans élever aucune protestation.

Il est nécessaire que les évolutions du chœur soient bien réglées à l'avance, et conformes aux indications placées dans le texte ou en note au bas des pages.

Tous les hommes du chœur doivent être capables de chanter juste, en mesure, et avec une suffisante expression. Cependant, comme il faut de bons diseurs pour les coryphées, on pourrait ne pas exiger qu'ils soient chanteurs; mais, s'ils réunissaient les deux talents, cela vaudrait beaucoup mieux.

Néoptolème peut chanter les deux chœurs; Philoctète, le second.

CHEVEUX, BARBES ET COSTUMES

J'exprime ici toute ma reconnaissance à M. Georges Rochegrosse, qui a bien voulu me donner presque toutes les indications que je vais transcrire. M. Rochegrosse n'est pas seulement un magnifique et puissant artiste; c'est aussi un érudit très sûr,

et je ne pouvais m'adresser à un meilleur conseiller pour transmettre à mes jeunes acteurs toutes les indications relatives aux costumes qu'ils devront porter.

Philoctète. — Chevelure épaisse; barbe touffue [1]. Il aura une tunique d'un gris brun, déchirée, pour laquelle on utilisera, de préférence, une étoffe déjà vieille. On peut décolorer la tunique, par places, avec de l'eau de javelle.

Manteau brun très foncé, presque noir, déchiré, dont il pourrait mettre un pan sur sa tête. Il faudrait, pour ceci, tenir compte de l'effet produit et de la commodité. Du reste, après le second chœur, Philoctète sortirait de sa caverne avec la tête nue.

Remarques générales. — La tunique laisse le cou assez dégagé; elle a des manches courtes (jusqu'aux biceps); elle est serrée à la taille par une ceinture et tombe jusqu'aux genoux.

Le manteau est un carré long d'étoffe, attaché sur l'épaule droite par une broche. On rejette sur l'épaule gauche le pan qui tombe par devant.

Les jambes sont prises dans un maillot couleur chair, mais pas de ce rose absurde qui est affecté aux danseuses. Les bras et les jambes, habituellement exposés à l'air et au soleil, sont fortement hâlés. Il faut donc que les acteurs *se fassent les bras* et que leurs maillots aient une teinte brune.

Le pied gauche de Philoctète peut être chaussé d'une sorte de sandale grossière ou d'une chaussure en poil de chèvre; le pied droit, blessé, est enveloppé de gros linges, de couleur douteuse, que serrent des bandelettes.

Par-dessus sa tunique Philoctète pourrait avoir une espèce de sayon en poil de bête; mais cela n'est aucunement nécessaire.

Il s'appuie sur son arc, très grand. Attaché à une courroie ou corde qui repose sur l'épaule droite, le carquois plein de flèches pend sur le côté gauche.

Ulysse. — Cheveux et barbe noirs. Très peu de moustache; barbe régulière, arrondie sur les côtés et terminée en pointe. Tunique et manteau dans les tons vert et vert bleu.

Bonnet de feutre vert, de forme à peu près conique [2]. C'est le bonnet du navigateur.

1. Sauf exception singulière, la barbe et les cheveux seront postiches. Il importe que la barbe soit bien collée (non pas accrochée ni attachée) et surtout qu'elle aille bien à celui qui la porte et ne le gêne pas pour parler.

2. S'il était conique, le profil présenterait deux lignes droites allant de la pointe au front et à la nuque; mais ces deux lignes sont légèrement renflées. Le bonnet est donc une sorte de calotte qui se termine en pointe. La matière réelle du bonnet m'est indifférente : mais il faut qu'il ait l'air d'être en feutre.

L'épée, large et courte, est suspendue à l'épaule droite par un baudrier et pend sur le côté gauche.

Chaussures en rapport, pour la couleur, avec la tunique et le manteau. Pour la forme, ce sont des brodequins lacés montant jusqu'à mi-jambe.

Remarques générales. — Si l'on peut, il sera préférable que la chaussure ne vienne, sur le dessus, que jusqu'aux deux tiers du pied, de façon que les orteils (couverts, d'ailleurs, par le maillot) soient apparents, le gros orteil étant passé dans une boucle d'étoffe tenant à la semelle. Ce détail suppose, à ce qu'il me semble, que le pied du maillot a une poche spéciale pour le gros orteil. On fabrique des maillots de cette espèce pour le théâtre; il ne serait pas bien difficile d'en faire [1].

Néoptolème. — Chevelure aux longues boucles: visage imberbe ou barbe naissante. Suivant M. Rochegrosse, on peut le vêtir en guerrier ou... en civil. Je préfère le dernier système parce qu'il est bien plus commode. D'ailleurs, il me semble que Néoptolème doit se présenter à Philoctète comme un voyageur, et non avec un appareil guerrier qui pourrait exciter la défiance du solitaire.

Quoi qu'il en soit — je cite mon auteur — il y a au musée des Invalides (mardi, jeudi, samedi, de midi à trois heures) un mannequin de *peltaste* [2], portant une cuirasse de cuir blanc, aux ornements peints, qu'il serait facile d'imiter, sans grand travail, avec du carton, en y ajoutant, par le même procédé, les épaulières, la ceinture à lambrequins, l'épée, les cnémides, etc.

M. Rochegrosse avoue que, pour le casque, c'est plus difficile. Mais, s'il est trop malaisé de le faire en carton, on en trouvera un en métal chez le costumier. « On le choisira de forme aussi simple que possible, en cuivre, ou doré, mais pas en fer. Néoptolème, en tant que jeune homme, peut avoir le casque rond, sans cimier ni aigrette; mais il a droit à ces ornements en qualité de roi. Si on les lui attribue, un petit balai d'âtre, noir ou rouge, fixé sur le casque, et une queue de cheval pour aigrette, donneront fort bien à l'ensemble l'aspect du casque grec classique. »

Je me méfie du petit balai et de la queue de cheval; mais

1. Il va sans dire que, si la chaussure prend le pied tout entier, je ne me fâcherai pas pour si peu.

2. Le *peltaste*, opposé à l'*hoplite*, est le guerrier armé à la légère.

peut-être le casque tout simple serait-il d'un heureux effet. C'est à essayer.

Enfin, Néoptolème peut être simplement vêtu d'une tunique et d'un manteau (ce que j'aimerais mieux), la tunique étant blanche avec de légers ornements rouges ou dorés [1] et le manteau blanc tout uni.

Des bottes de cuir fauve, montant jusqu'au-dessous du genou, peuvent compléter ce costume, à moins qu'on ne préfère le simple brodequin lacé. Du reste, il y a lieu de répéter, pour le pied de la botte, ce qui a été recommandé pour le pied du brodequin.

S'il n'y a point de casque, les cheveux seront serrés par une bandelette blanche ou rouge.

Épée comme pour Ulysse.

Hercule. — Cheveux courts et frisés; barbe légère; très peu de moustache. Tunique écarlate (l'andrinople donne un beau ton), ou, si l'on préfère, robe longue de même couleur. Au bas de la tunique, autour du cou et aux manches, on peut mettre une bordure de dessins d'or, en ayant soin qu'elle ne vienne pas affleurer tout à fait les bords du vêtement et laisse environ deux ou trois doigts d'étoffe.

« Il est facile de faire les dessins en délayant du bronze en poudre dans de la gomme et en passant ensuite cette mixture entre les interstices d'un pochoir [2] découpé à la forme du dessin choisi. »

Brodequins couleur pourpre, lacés, avec les orteils découverts, s'il est possible.

En guise de manteau, une peau de lion.

« Elle pourra être arrangée, dit le peintre, de façon que le mufle du lion s'avance sur le front du personnage et que les deux pattes de devant soient croisées et retenues sur la poitrine avec une broche. »

Je tiens à remarquer que cet arrangement devrait être une merveille de goût; sans quoi mon jeune homme, sous son mufle de lion, pourrait être assez comique. C'est à essayer. On peut toujours mettre la peau de lion, comme un manteau, sur les épaules d'Hercule (pattes croisées), la tête du héros restant nue.

Mais où diable prendre une peau de lion?

On peut la faire en peluche d'un ton fauve, découpée à la

1. Il va être question, un peu plus loin, de la façon de faire les ornements.
2. *Pochoir* : Lame de carton ou de métal découpée, employée pour colorier avec une brosse un dessin ayant le contour de la découpure.

forme d'une peau. Pour la tête (qui devient très secondaire si le mufle ne coiffe pas Hercule) on pourrait coller la peluche sur un de ces masques de carton en forme de mufles d'animaux, dont les enfants se masquent au carnaval. On découperait le bas du masque et on ferait apparaître sur le front d'Hercule des dents, en carton, par exemple.

Quant à la crinière, le peintre lui-même avoue son embarras. Il propose ce qui suit, non sans réclamer l'indulgence.

Peut-être trouverait-on dans un magasin de nouveautés, pour une somme assez minime, une descente de lit en peau de chèvre, d'un ton brun fauve. Si l'on n'en trouvait pas de cette couleur, il serait facile d'en teindre une qu'on choisirait blanche, de préférence, et, en tous cas, d'un ton clair. En découpant des morceaux de cette peau et en les cousant sur la peluche-peau de lion, on obtiendrait un effet suffisant....

M. Rochegrosse conseille encore, pour plus de facilité, d'employer de la filasse teinte et collée sur la peluche.

Que l'on ne voie ici que des indications, dont chacun tirera parti comme il l'entendra. L'armure de Néoptolème est peu utile, et la crinière n'est pas indispensable : on peut même, à la rigueur, supprimer la peau de lion; tout le reste, en somme, est facile à fabriquer ou à se procurer.

Mais des mains adroites transforment toute matière, et c'est pourquoi j'ai tenu à donner certaines indications qui ont pu sembler un peu bizarres.

Le chœur. — Nos jeunes marins grecs (ils sont de dix à quinze) peuvent être barbus ou imberbes. Je les engage à ne pas se mettre de barbes postiches. Ils porteront toute la barbe, s'ils en ont. Toutefois il pourraient se raser la moustache tout en gardant le reste; mais, en aucun cas, ils ne devront porter la moustache sans le reste de la barbe.

Quant à leur costume, il consiste, pour tous, dans la tunique, et, pour quelques-uns, dans le manteau, qui doit être court, contrairement à ce qui a lieu pour les personnages principaux [1]. Ils ont des sandales. Même coiffure que pour Ulysse, à moins qu'ils n'aient la tête nue, les cheveux étant serrés par une bandelette d'étoffe.

Le vert doit dominer dans le vêtement; il peut même être exclusivement employé; mais on aura recours à toutes les nuances du vert. En outre, pour les hommes qui auront un manteau, on associera la nuance de la tunique à celle du manteau

1. Le vêtement court que j'indique est la *chlamyde* : le manteau de l'Apollon du Belvédère en donne très bien l'idée.

de telle sorte que l'une appartienne à la gamme des verts au ton plus chaud, qui tirent sur le jaune, et l'autre à la gamme des verts, plus froids de ton, qui tirent sur le bleu. Par exemple, on associera le vert absinthe (purée du soir) au vert olive; le vert chou au vert myrte (qui est foncé); le vert printemps (jeunes pousses) au vert de mer; le vert céladon (très usité naguère dans la porcelaine) au vert bronze; le vert pistache au vert paon; le vert d'eau au vert émeraude.

Du reste, nos marins ont des vêtements vieux, usés, presque sales, qui peuvent être une joie pour l'œil du peintre, sans faire envie à personne.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 99-1900.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the library rules or by special arrangement with the Librarian in charge.

DATE BORROWED	DATE DUE	DATE BORROWED	DATE DUE
	MAR 29 1951		
	JUL 21 1951		

C28 (1149) 100M

JAN 7 1937

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.